N° 200 13 AOUT 1949 100 FRANCS

Illinois Wesleyan University Library

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LES ADIEUX DU GÉNÉRAL KŒNIG

Les pouvoirs dévolus dans la zone occidentale française au commandant militaire étant désormais confiés au haut commissaire M. François-Poncet, le général Kœnig a quitté l'Allemagne. Auparavant il avait pris congé de ses collègues de Berlin ; on le voit ici avec le général Tchouikov, commandant en chef soviétique.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an...	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an...	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois...	231,75		295,80	300,50	364,45
	Un an...	463,50	escudos	591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LA SUISSE MERIDIONALE

PAYS RADIEUX - SÉJOUR MERVEILLEUX

TESSIN

Pays qui chante la joie de vivre et l'allégresse des vacances !... Terre idyllique où le soleil du Midi fait mûrir la vigne et fleurir l'oranger... où la brise légère berce les palmiers... Paysages charmants égayés de lacs d'azur, de vertes forêts et de pittoresques villages...
Casino, Golf, Tennis, Yachting, Plages, Funiculaires, Excursions en cars et en bateaux.

LUGANO sur les bords du lac de Lugano.
LOCARNO sur les bords du lac Majeur.

Renseignements et prospectus auprès des offices du tourisme de Lugano, Locarno, et de l'Office National Suisse du Tourisme, Paris (2e), 37, boulevard des Capucines.

IVA-ZURICH

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

SAISON RÊVÉE !

— Vous n'allez pas en vacances, monsieur le percepteur ?

— Oui, en automne.

— Je comprends. Vous aimez voir la chute des feuilles !...

AVIS AUTORISÉ

— S'ils découvrent l'arche de Noé, ces explorateurs, je me demande, brigadier, ce qu'ils vont en faire...

— Réglementairement ils doivent la déposer aux « objets trouvés »... Des fois qu'on vienne la réclamer...

BLASÉ !

— Vous allez à la montagne cette année, « mame » Froncé?

— Oh ! non, à la mer. Mon époux est garçon d'ascenseur, alors, vous comprenez, l'alpinisme, ça ne le tente pas !...

RÉPERCUSSION IMPRÉVUE

— Vous les vendez le double ?

— C'est rapport à l'augmentation des transports.

— ? ? ? ?

— Les lacets ça sert pour les souliers et les souliers c'est un moyen de transport.

« PAPOPLAGES »

— On dit que le gardien de phare fait la cour à cette vieille coquette. Il est toujours avec elle.

— Oui. Le voilà devenu gardien de fard !...

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 200 13 AOUT 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

Phot. *N. Y. Times.*

LA DÉFENSE DE L'OCCIDENT S'ORGANISE

Le général Omar Bradley, l'amiral Louis Denfeld, le général de l'air Hoyt Vandenberg, commandants en chef de l'armée, de la marine et de l'aviation américaines, ont étudié avec les chefs d'état-major occidentaux les moyens d'organiser la défense de l'Europe de l'Ouest.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A JERUSALEM S. M. Abdullah de Transjordanie a fait une brève visite de la ville, où son second fils commande un régiment cantonné dans la banlieue. Puis il s'est rendu en avion à Téhéran.

A LA HAYE S. M. la reine Juliana a remis les insignes de grand-croix de l'Ordre d'Orange-Nassau à l'amiral américain Richard L. Connolly, en présence de l'ambassadeur des U. S. A. et du prince Bernhardt.

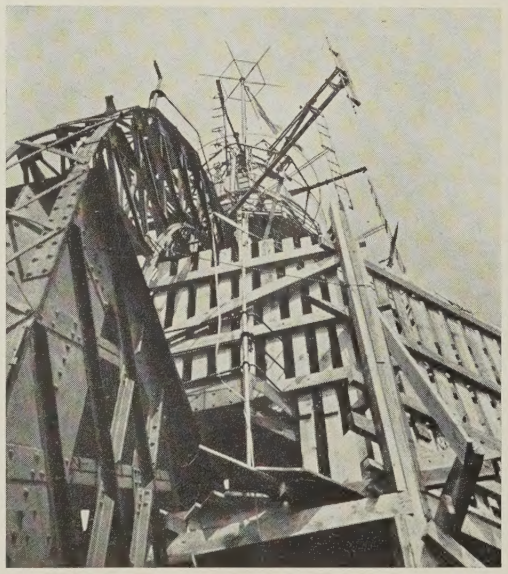
A PARIS, alors que commençaient les présentations des collections, les midinettes en grève se réunissaient à la Bourse du Travail, où les dirigeants syndicaux les engageaient à poursuivre la lutte.

A PREGNY le premier ministre belge, M. Spaak, accompagné du ministre Merlot et du député Spinay, s'est entretenu avec le roi Léopold de la situation politique en Belgique, où la crise se prolonge.

EN SUEDE le roi Gustave V, à qui son grand âge permet d'avoir des arrière-petits-enfants, a réuni ceux-ci dans sa résidence de Solliden, où, comme chaque année, il passe actuellement ses vacances.

A HONG-KONG un accueil triomphal a été fait à l'équipage de la frégate anglaise *Amethyst*, dont le chef, le lieutenant commander Kerans, a été décoré par le roi George VI du Distinguished Service Order.

A LILLE le tribunal militaire juge les neuf S. S. qui massacrèrent sauvagement de nombreux habitants d'Ascq à la suite d'un sabotage. Leur chef, le lieutenant Hauck, a par son attitude soulevé l'indignation.



A PARIS on construit sous la plate-forme supérieure de la Tour Eiffel un bâtiment métallique destiné à abriter le plus puissant émetteur français de télévision. La haute fréquence sera produite à la Tour.

A PARIS, rue du Croissant, devant le café où fut assassiné Jean Jaurès, s'est déroulée la traditionnelle manifestation d'hommage au tribun. Une autre cérémonie eut lieu le lendemain au Panthéon.

ROLES DE LA BOMBE ATOMIQUE

par CAMILLE ROUGERON

Le voyage que les trois chefs d'état-major américains viennent de faire en Europe pour discuter avec leurs collègues occidentaux de la stratégie et de l'organisation les plus convenables aux forces du pacte atlantique a été précédé d'intéressantes déclarations du général Bradley. En affirmant que la bombe atomique n'était pas seulement propre à la destruction des grands centres, mais aux opérations sur un front terrestre et que, dans cet emploi, elle favorisait au moins autant la défensive que l'offensive, le général Omar Bradley, chef d'état-major de l'armée américaine, ne vise pas seulement à rassurer les signataires du pacte atlantique quant à l'efficacité de l'aide des Etats-Unis. Il oriente ses collègues européens dans une voie toute nouvelle, avec l'autorité que lui confère la fonction la plus haute dans le seul pays qui dispose de l'arme que les autres essaient depuis quatre ans de reproduire sans succès.

Pourquoi, en effet, la bombe atomique serait-elle réservée à la destruction des civils ? Et, quand on l'emploiera sur le champ de bataille, pourquoi ne serait-ce pas davantage au profit de la défense qu'à celui de l'attaque ?

AVIATION STRATÉGIQUE ET AVIATION TACTIQUE

Jusqu'ici la bombe atomique n'est apparue que comme la plus efficace des armes de l'aviation « stratégique », de celle qui est destinée aux objectifs lointains, sans rapport le plus souvent avec les nécessités immédiates du combat terrestre, par opposition à l'aviation « tactique » et à ses missions au profit immédiat des troupes en ligne. La bombe atomique était avant tout l'engin d'Hiroshima et de Nagasaki, celui qui avait fait de 100.000 à 200.000 victimes dans chacune de ces villes en arrêtant pour plusieurs mois leur production industrielle, et dont le rendement amélioré permettrait de reproduire demain ces résultats *à échelle décuple*.

La discussion entre les partisans de l'aviation stratégique et ceux de l'aviation tactique n'a pas cessé depuis la fin de la guerre. Le maréchal Verchinine, chargé de défendre dans la *Pravda* et à Radio-Moscou la doctrine stalinienne contre la doctrine occidentale lors de la récente Journée de l'air de Moscou, a même fort bien opposé les missions stratégiques de l'aviation occidentale, tout au plus faites pour détruire « les objectifs industriels indésirables pour les capitalistes américains », aux missions en faveur dans l'armée rouge, « seules capables d'apporter une réponse correcte aux problèmes de la guerre ».

Si l'on ne s'accorde pas sur les mérites respectifs des missions stratégiques et tactiques, les objetifs navals étaient les seuls que l'on ait offerts depuis Bikini à la bombe atomique au cours de cette seconde catégorie d'opérations. Le général Bradley ne manque pas de rappeler qu'il serait, par exemple, « impossible de masser des navires sur les côtes françaises en vue d'un débarquement en Angleterre puisqu'il ne faudrait que quelques bombes atomiques pour détruite toute cette flotte ». Cette perspective est destinée sans aucun doute à rassurer les dirigeants britanniques. Mais qu'adviendrait-il des divisions françaises aventurées entre l'Elbe et le Rhin? Le général Bradley est aussi formel.

ARMES OFFENSIVES ET ARMES DÉFENSIVES

« Quand la production de la bombe atomique atteindra un certain niveau, a-t-il déclaré, la stratégie et la technique militaires seront profondément altérées, car il sera difficile d'effectuer de vastes concentrations de troupes, de navires et de matériel... On a tendance jusqu'à présent à considérer la bombe atomique comme une arme principalement offensive. Pourtant, dans nos préparatifs communs visant la défense du monde occidental la bombe atomique joue un rôle primordial. Son existence rendra cette défense plus facile et moins coûteuse et fera payer plus cher son attaque à l'agresseur. »

Aux yeux de ceux qui croient pouvoir prévenir la guerre en interdisant les « armes offensives », qui seraient essentiellement l'artillerie lourde ou le char de gros tonnage, et en développant les « armes défensives », qui seraient le matériel d'infanterie, l'artillerie légère et la fortification, le classement de la bombe atomique dans la deuxième catégorie passera pour un paradoxe. C'est qu'ils en sont restés à l'époque où les places fortes occidentales s'effondraient sous les obus de 420 millimètres et qu'ils n'ont pas réfléchi à l'évolution de la fortification et des manières de l'enlever depuis le premier conflit mondial.

Depuis 1914 la fortification est passée par deux stades où s'affirme chaque fois davantage l'impuissance de l'arme lourde à lutter contre elle.

Le premier, celui de la ligne Siegfried et de toutes celles qui la copièrent, ligne Mannerheim, ligne Metaxas, ligne Staline, est celui des fortins de faible résistance dont la dalle de toit en béton de 1 m. 75 à 2 mètres oblige cependant à l'emploi de calibres voisins de 400 millimètres et dont la multiplication interdit cette ressource sous peine d'une consommation prohibitive de tubes et de munitions. Mais, à l'épreuve de l'obusier géant, ces lignes ont toutes été enlevées par le tir d'embrasure, le fumigène, le lance-flammes ou la charge d'explosif que des sapeurs transportaient derrière la porte.

Le deuxième stade, qui a beaucoup mieux résisté, est celui de la fortification improvisée, spécialement dans les décombres d'une ville. C'est elle qui a arrêté la Wehrmacht devant Moscou, devant Leningrad et à Stalingrad, et qui a demandé de gros sacrifices aux troupes américaines pour conquérir Iwojima et Okinawa. L'arme lourde, artillerie ou bombe, a été employée en vain contre de telles organisations. Ni l'artillerie, qui venait d'enlever Sébastopol, ni les bombes des « Stuka » n'ont suffi contre Stalingrad. Et si Okinawa ou Cassino sont tombés, le mérite en revient moins aux canons de 406 millimètres des cuirassés ou aux milliers de tonnes de bombes déversées par l'aviation qu'aux fantassins progressant à la grenade et au lance-flammes d'abri en abri et de cave en cave.

LA BOMBE ATOMIQUE SUR LE CHAMP DE BATAILLE

Encore moins qu'avec l'artillerie à grande puissance, jugée trop coûteuse, on ne peut attaquer chacun des emplacements où s'incruste la défense à la bombe atomique percutante. Mais la même bombe explosant à quelques centaines de mètres dans les airs reste sans effet sur un défenseur abrité.

Bien plus, aucune arme ne se prête mieux, au profit de la défense, au nettoyage d'une position où l'assaillant aurait réussi à s'infiltrer. L'explosion d'une bombe atomique dans un secteur d'offensive mettrait hors de combat par le souffle, la chaleur ou les rayons gamma non plus le personnel d'une division, comme l'eût fait la bombe d'Hiroshima, mais les trois ou quatre divisions qu'on lancerait dans une brèche d'une dizaine de kilomètres si l'on emploie les derniers types d'engins à rendement de fission accru. Quelques minutes plus tard le défenseur sortira de ses cheminements souterrains pour achever les derniers assaillants.

Le mérite d'avoir posé sous cette forme le problème de la fortification et de l'avoir résolu par une disposition où le feu, proche ou lointain, pouvait être dirigé sur l'assaillant sans danger pour le défenseur mélangé avec lui revient au major du génie prussien Schumann en 1884. Dans ses différents systèmes, depuis les grands forts « en trèfle » de trois tourelles cuirassées avec communications souterraines jusqu'aux tourelles indépendantes qui furent retenues pour les lignes roumaines du Sereth, chaque ouvrage tirait sa protection non seulement de ses propres armes, mais encore de celles de ses voisins, dont il pouvait recevoir les coups sans dommage. L'application du principe a été faite dès mai 1916 par l'armée allemande, qui chassa ainsi l'infanterie française des superstructures de Douaumont, où elle était parvenue à pénétrer.

Cette tactique fut employée du côté français pour la défense de Vaux en juin ; elle n'échoua que faute d'étanchéité de l'ouvrage, dont la garnison avait ouvert des brèches dans les coffres de contrescarpe pour en faciliter l'accès. Précédé de lance-flammes l'assaillant y pénétra, s'y établit, et supporta dès lors sans danger le bombardement de l'artillerie française pendant les cinq jours que dura la lutte dans le fort. Mais la même tactique réussit peu après lors d'une tentative allemande contre l'ouvrage de Froideterre.

La bombe atomique étend cette méthode d'arrêt d'une opération de détail à l'ensemble d'un secteur d'attaque. Une demi-douzaine de bombes type Hiroshima auraient bloqué en mai 1940 les percées allemandes sur la Meuse si elles avaient été lâchées dans l'heure qui suivit.

L'ARME ATOMIQUE EST LE PLUS PUISSANT DES ENGINS DÉFENSIFS

Il ne semble pas que cette distinction entre les opérations tactiques offensives et défensives ait été faite par ceux qui ont condamné l'emploi de la bombe dans les missions tactiques en affirmant son inefficacité contre le personnel des armées en ligne.

L'amiral Blandy, qui dirigeait l'opération de Bikini, est revenu récemment encore sur la résistance remarquable du matériel et du personnel navals aux explosions aériennes et sous-marines. Les navires qu'il fallut couler n'auraient pas été aussi radioactifs qu'on a bien voulu le dire. Quant au cochon qui se sauva à la nage au milieu des eaux infectées du « lagon », il achève sa vie en paix dans un zoo.

Le général Mac Aucliffe, qui était l'adjoint de l'amiral Blandy, n'a pas voulu être en reste. Les équipements de l'armée, affirme-t-il, se sont admirablement comportés ; l'argument du cochon vaut pour le soldat comme pour le marin. Il n'hésite pas à conclure que « la bombe atomique est une arme stratégique beaucoup plus qu'une arme tactique », et que des soldats convenablement équipés dans des abris ou dans des chars résisteraient à la chaleur, aux radiations et à l'effet du souffle et conserveraient toute leur capacité combative. L'autorité du général Bradley vient heureusement porter témoignage en sens inverse.

Si le défenseur, en effet, protégé dans ses abris et même, croyons-nous, dans de simples trous d'hommes avec un équipement convenable doit conserver sa valeur combative, il n'en est pas de même des vagues d'assaut de l'attaque. L'équipage d'un char sera bien abrité par son blindage. Mais il ne faut pas se représenter une percée sous la forme d'une vague de chars déferlant sans accompagnement sur les lignes de tranchées de positions successives. Si le char est à l'épreuve de la bombe atomique, son accompagnement ne l'est pas.

Plus généralement les troupes en position pourront être protégées des effets de la bombe par du blindage, du béton ou même de la terre; les troupes en mouvement ne le sont que dans la mesure où elles sont mécanisées. Le combat tournerait-il au corps à corps que la bombe atomique explosant au-dessus de la mêlée reste l'arme sélective qui fait le tri entre le défenseur immobile dans son trou et l'assaillant qui bondit pour l'en chasser.

Dans la situation actuelle des armées en campagne la bombe atomique est efficace contre tout ce qui n'est pas, dans une division blindée, les quatre cents à cinq cents hommes enfermés dans leurs chars; elle détruira l'infanterie d'accompagnement, l'artillerie attelée ou tractée, les antichars, la D. C. A., les citernes à essence et les convois de ravitaillement. Sa menace impose de recouvrir tout cela et les douze à quinze mille hommes qui le servent d'un blindage léger, au même titre que les centaines de marins qui se démènent sur les superstructures d'un navire de ligne pour échanger des signaux, constituer la couronne de veille ou tirer les pièces de D. C. A. rapprochée.

Jusqu'à ce que cette transformation soit achevée, ce qui n'est pas pour demain, la bombe atomique reste le plus puissant des moyens d'arrêt des offensives type 1939-1945, et l'on s'explique l'insistance des chefs militaires européens réclamant la libre disposition d'engins aussi efficaces.

TRAFALGAR SQUARE EST L'UN DES ENDROITS PRÉFÉRÉS DES LONDONIENS. UNE PHOTOGRAPHIE PARMI LES PIGEONS DE LA PLACE EST UN SOUVENIR NATIONAL.

VISITE A LONDRES

par notre envoyé spécial RENÉ BRANELLEC

Je monte vers Trafalgar Square au milieu de la foule des employés sortant des bureaux. Le soleil dore les vieux immeubles aristocratiques, leur donne des tons chauds, rosés par endroits, fait briller les vitres, jette ses feux au travers d'un jet d'eau. Un beau soir.

Le parc Saint-James est comble. Etendus sur les transatlantiques, couchés à même la pelouse, les Londoniens prennent un bain de soleil... « Relaxe »... Repos, détente physique et nerveuse. Les bruits de la ville s'estompent dans ce cadre champêtre, de même que dans Hyde Park, à deux pas du pullulement de Marble Arch. Aucun souci du voisin. Chacun fait sa cure en silence, paupières closes. Les groupes où l'on discute sont rares. Des couples. Je guette leurs rires, leur insouciance, leur jeunesse, au milieu du nonchalant bonheur ambiant. Mais l'Anglais n'est pas expansif... C'est alors seulement que je me sens en Angleterre et que je commence à regarder.

Je vois des visages où le regard absent fait ressortir non pas des joues creuses, mais une simple finesse excessive des traits, une lassitude, non celle de la journée, mais plus ancienne, plus profonde, qui laisse à la bouche un pli amer.

Les mots historiques sont ennuyeux. On ne les comprend qu'en certaines occasions qui leur restituent soudain un sens, une résonance exceptionnelle. Un mousse anglais m'a dit en juin 1940, alors que les services de la R. A. F. rembarquaient sous le harcèlement incessant des bombardiers : « *England has never lost the last battle.* » Le ton indiquait qu'il s'agissait là d'un axiome d'une évidence absolue, intangible, que Dieu le Père avait réservé de toute éternité au bouledogue britannique le privilège exclusif de tenir le dernier quart d'heure et d'arracher la victoire finale, dût-elle exiger cent ans. De fait, l'Angleterre, encore une fois protégée par le Channel, avait serré les dents, s'était organisée pour la défense avec une rapidité inouïe, allant jusqu'à improviser, à l'encontre de ses habitudes séculaires, mobilisant ses ressources humaines, financières, diplomatiques, son intelligence et son réalisme pour jouer dans la plus terrible guerre de tous les temps un rôle décisif. Qu'elle se fût effondrée, le sort du monde eût été changé.

Je me demande ce qu'est devenu le mousse. Que pense-t-il de cette « dernière bataille », celle de la paix ? Quatre années de privations, de déceptions succédant à l'ivresse du triomphe. Avec des problèmes tout autour de soi comme des corbeaux. Ceux qui le touchent de près : la subsistance quotidienne difficile, le chômage menaçant, le logement trop cher. Ceux qu'il ressent comme une humiliation : les transformations survenues dans le monde britannique, dans l'Inde fabuleuse, dans l'Eire toute proche qui prétend sortir du Commonwealth ; là-bas, en Chine, où les Anglais de Hong-Kong se sentent mal à l'aise dans le formidable bouillonnement asiatique ; en Palestine et en Egypte, clés du canal de Suez. Des problèmes enfin qu'il n'entend pas toujours très bien, mais dont il en connaît assez pour prévoir qu'ils influeront un jour sur son avenir personnel comme sur celui de la nation : la dévaluation de la livre, la réorganisation du Commonwealth, l'unification de l'Europe...

Et les obstacles s'accumulent ; les questions s'ajoutent les unes aux autres, s'imbriquent, se multiplient sans même que l'on ait pu trouver le moyen de les énoncer correctement, à plus forte raison de les résoudre.

« L'Angleterre est solide », m'a déclaré avec une souriante conviction un des ministres en exercice. Il y avait de la conviction dans ses mots. Plus d'intelligence véritable aussi que dans n'importe quel mot historique. De la conviction, mais pas autant de confiance. Une conviction bien enracinée, humaine, « pour autant que l'on puisse juger » ; mais pas la foi aveugle, absolue du charbonnier ou du mousse ; pas une force irrésistible. A la limite, un doute léger ; une lassitude qui ne veut pas s'avouer parce qu'on est tout de même Anglais et que l'on sait ce que l'on se doit.

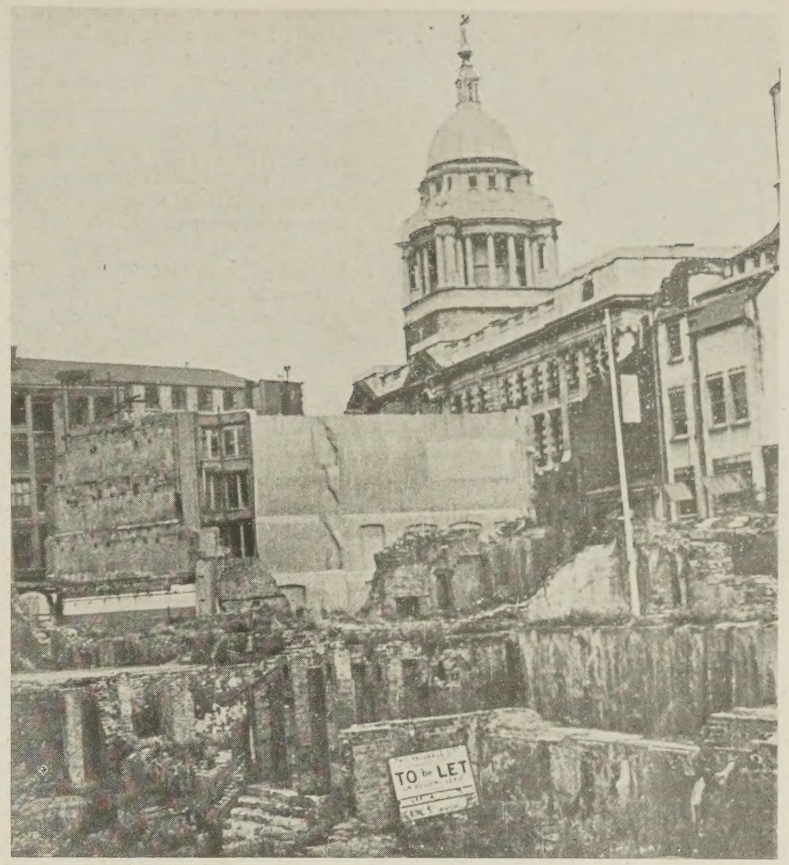
Je cherche à me représenter une simple substitution : « La France est solide », « la Belgique est solide ». A quoi un Britannique eût répliqué jadis : « Oui, mais l'Angleterre est beaucoup plus solide. » Se risquerait-il à le dire aujourd'hui ? Il faudrait un réveil de tous ces visages amers marqués par une lutte trop dure, trop longue, décevante.

Qu'y a-t-il d'inébranlable désormais ? La livre ? La situation sociale ? La chasse au renard ? Même plus la chasse au renard depuis qu'un grave débat aux Communes l'a déclarée cruelle et rétrograde... Et, comme l'humour ne perd pas ses droits, certains ont demandé ingénument si l'homme ne pourrait pas être assimilé aux animaux.

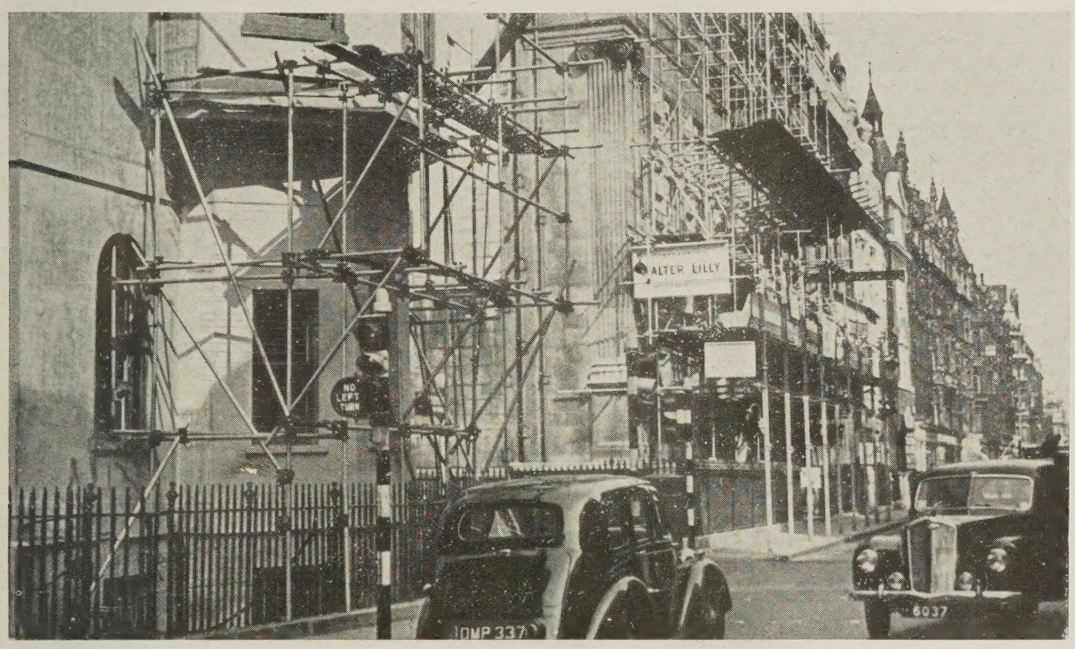
Le nombre de vérités que l'Anglais a comprises ces dernières années dépasse de beaucoup celles qu'il avait mis des siècles à comprendre. C'est au fond sa faiblesse actuelle. L'Anglais, comme le Français, est subitement devenu trop intelligent. Seul un Stafford Cripps rame à contre-courant, désespérément, sans vouloir comprendre quoi que ce soit ou, plus exactement, avec la conscience que l'intelligence individuelle est d'un faible secours dans les questions d'Etat et que celles-ci se règlent encore en faisant appel aux qualités, aux défauts, aux instincts spécifiques du peuple tout entier plus qu'en s'appuyant sur les raisonnements spécieux et instables échafaudés par l'intelligence personnelle.

« Notre système d'éducation est en péril, voilà la faute, m'a dit un de mes interlocuteurs. Pendant des centaines d'années nous nous sommes attachés à former des caractères. Nous nous méfiions de l'intelligence. Aujourd'hui elle est à la mode et, inévitablement, ce que nous gagnons sur ce tableau nous le perdons sur l'autre. En définitive nous commettons une énorme bêtise, car c'est le caractère qui a fait notre grandeur. »

« Il faudrait aussi, m'a avoué un autre, reconnaître les limites de la nature humaine. Le caractère, l'idéalisme — on confond souvent, et c'est une erreur complète, notre sens des réalités avec un matérialisme vulgaire dont nous sommes très éloignés — on a trop joué avec eux... On nous a répété que tant qu'il y aurait un pays au monde où l'on ne mangerait pas à sa faim nous n'aurions, nous, aucun droit de nous plaindre. Or nous en avons assez... Nous commençons à oublier le sens de nos privations. Nous avons besoin d'une éclaircie, de biftecks, de sucre, de cigarettes. Nous n'avons plus besoin de poisson. Nous avons l'obsession du poisson. On nous affirme que l'Angleterre rationnée a plus à manger que l'Italie sans tickets. Mais nous ne croyons plus aux statistiques. Autour de nous l'Europe se relève, mange, vit plantureusement, les vaincus de la veille se remettent à table avec appétit, et c'est très bien ainsi. Nous ne demandons pas autre chose. Nous sommes dans la situation d'un boxeur de qui, sans lui laisser le temps de récupérer, on exigerait, après vingt rounds de *fighting* avec un champion, de balayer les écuries du château, de réparer l'automobile, de récurer les casseroles, de charger et de décharger des bateaux qui ne nous apportent rien à nous mettre



DANS LES QUARTIERS DÉTRUITS DES EMPLACEMENTS SONT EN VENTE.



LES FAÇADES, LONGTEMPS NÉGLIGÉES PAR MANQUE DE MATÉRIAUX, FONT AUJOURD'HUI PEAU NEUVE.

PARTIR POUR LE CANADA... UN RÊVE RÉALISABLE.

A LA SORTIE DES BUREAUX LES PARCS SONT ENVAHIS PAR UNE FOULE AVIDE D'AIR ET DE SOLEIL.

AU SIÈGE DU PARTI CONSERVATEUR ON S'AGITE...

sous la dent, de travailler à la chaîne dans des usines qui expédient toute leur production à l'étranger... Bien entendu nous comprenons parfaitement la nécessité de travailler pour vivre, d'exporter plus de machines pour importer moins de denrées que jadis. Nous savons que cette guerre nous a ruinés, que notre crédit à l'étranger est ébranlé et qu'il faut le reconstituer... Mais nos muscles sont mous, notre volonté, émoussée, notre confiance en nous-mêmes, atteinte... C'est l'inévitable choc en retour. Seulement cela se traite mieux avec du repos, de la suralimentation, dans un climat de paix. »

Getting worse... getting better... Entre ces deux pôles du pessimisme et de l'optimisme la vieille Angleterre reste solide encore ; mais elle est lasse d'avoir porté à bout de bras le sort du monde ; désabusée. Le cousin américain, mal élevé, avec son déhanchement et son *chewing-gum,* est retourné chez lui. Cigarettes, dollars, nègres du Mississipi ne se rencontrent désormais qu'au plus grand carrefour du monde, à Piccadilly Circus, noyés parmi les Chinois, les autres noirs, les Indiens, les Malais, les dissidents d'une Europe vermoulue, parmi les aventuriers et les dignes gentlemen anglais, parmi les prostituées et les filles de l'armée du Salut, aussi proches des bas-fonds de Soho que des hôtels de Mayfair. Les rues, les bureaux, les magasins ne retentissent plus d'*O. K.* traînards et bon enfant. *All right* a repris son empire alors que précisément les choses ne vont plus très droit. Certes il y a le plan Marshall. « Sans lui, m'a avoué un haut fonctionnaire, nous étions perdus. »

Ce coup de chapeau honnêtement tiré, on perçoit quelque rancœur à l'égard des Etats-Unis.

« Nous n'avons pas peu contribué à la découverte de l'arme atomique... Nous avons attendu patiemment que l'Amérique daignât nous communiquer ses secrets, puisque c'était elle qui, ayant coordonné des recherches qui devaient plus aux savants européens qu'aux leurs propres, détenait en définitive les résultats de cette immense conjuration. Dernièrement, ne voyant rien venir, nous avons mis les points sur les *i.* C'est tout juste si la commission américaine de la Défense nationale ne nous a pas ri au nez... Il faut croire tout de même que le président Truman a mieux compris la situation et que nous étions résolus à changer, le cas échéant, toute notre politique. L'affaire est aujourd'hui prise au sérieux. Bien d'autres choses seront à prendre au sérieux, par exemple le problème de l'or et du dollar. A nouveau on nous attaque à propos de l'inconvertibilité de la livre, qui bloque, paraît-il, tous les échanges. On feint de ne pas se souvenir de la tentative que nous avons faite il y a deux ans et qu'il fallut interrompre précipitamment : nos ultimes réserves fondaient.

» On considère comme une excellente plaisanterie notre demande supplémentaire de 400 millions de dollars, alors que le Sénat américain a réduit de 500 millions de dollars ses largesses européennes. « Vous réclamez à vous seul » 60 % du total », nous fait-on observer. Si c'est là de l'égoïsme ? Peut-être. Encore faut-il se rappeler que le commerce européen presque tout entier et le commerce mondial en bonne partie dépendent dans une large mesure de notre monnaie... Sa protection n'intéresse pas que les Britanniques.

» Vous nous parlez de dévaluation, d'alignement général des monnaies européennes. Nous ne sommes pas convaincus de l'efficacité de ce remède et surtout nous sommes, vous la France, nous l'Angleterre, à ce point de vue dans des situations opposées. Vous pourriez presque vivre sur vous-même, avec l'appoint de vos territoires africains, tandis que nous devons importer la moitié de notre nourriture... Toute atteinte à la livre est très coûteuse et, au surplus, signifie une nouvelle menace de désagrégation du Commonwealth... On s'est gaussé de la proposition de sir Stafford Cripps aux Etats européens de rallier la zone sterling : « Que voulez-vous que nous fassions de votre » livre inconvertible ? » nous ont dit en particulier les Belges ; mais ils déformaient un peu la pensée de notre argentier. L'inconvertibilité n'est pas pour nous une religion, ni une fin en soi. Elle nous est temporairement imposée. Nous ne demandons qu'à l'abandonner à la condition qu'elle ne nous acule pas à la ruine. Nous ne sommes pas responsables de la pénurie actuelle de dollars. Si les Américains n'admettent pas de procéder sous une forme ou sous une autre à une répartition plus large de leurs moyens de paiement ils aboutiront, à plus ou moins longue échéance, à une rupture des échanges entre l'Europe et l'Amérique. Cela est tout à fait absurde. A une politique de cadeau comme celle du plan Marshall nous préférerions de beaucoup un régime normal d'échanges nous permettant d'acquérir par nos exportations les dollars dont nous avons besoin. Les Etats-Unis nous assurent qu'ils n'ont que faire de nos produits. Ils sont trop chers pour eux... Mais s'ils consentaient seulement à abaisser leurs barrières douanières — d'autant qu'ils nous ont vertueusement prêché la suppression de toutes les entraves au commerce international — la situation s'améliorerait grandement. »

Londres ne vit pas dans la seule obsession de ces graves problèmes. L'homme de la rue ne s'y intéresse que de loin. En ce moment il cherche surtout à quitter la capitale et à se replier du côté de Brighton ou de Blackpool, où le centimètre carré de rocher donnait lieu ces temps derniers à un fructueux « racket » très bien organisé, pourvu de chefs, de gardes du corps, d'hommes de main et, au dernier échelon, de vendeurs. On calculait que ceux-ci, recrutés parmi les chômeurs et les soldats libérés, tout en étant payés 10 livres par jour rapportaient chacun 130 livres à leur patron.

Le congé des banques, qui est donné le premier lundi d'août, a vu près d'un million de personnes fuir Londres. Trains supplémentaires et trains spéciaux n'ont cessé de fonctionner entre les gares de Waterloo et de Victoria et la côte, cependant que les automobiles défilaient aux douze principales sorties de Londres à la cadence de 5.000 à l'heure.

Dans l'autobus on s'émerveille sans méchanceté sur le cas de sir Stafford Cripps, qui va se soigner en Suisse pour six semaines avec les 40 livres qu'il a lui-même décidé d'octroyer à tout Anglais désireux d'aller sur le continent. On parle avec plus ou moins de scepticisme de la baisse d'un shilling par livre annoncée par M. Wilson, président du Board of Trade, sur les vêtements et les chaussures d'utilité. Les conservateurs font remarquer sarcastiquement que cette réduction représente une faible compensation aux majorations de prix imputables à la politique du Labour, tandis que les communistes notent qu'elle ne suffira pas à combler l'écart creusé depuis juin 1947 entre le coût de la vie et les salaires.

« Il s'agit, a déclaré M. Wilson, de créer un choc psychologique. »

Sera-t-il plus convaincant par ses effets que la tentative de même nature faite au début de 1947 par M. Léon Blum en France ?

Cela est douteux. Une baisse de prix ne s'obtient pas grâce à un simple décret, sauf dans les régimes totalitaires.

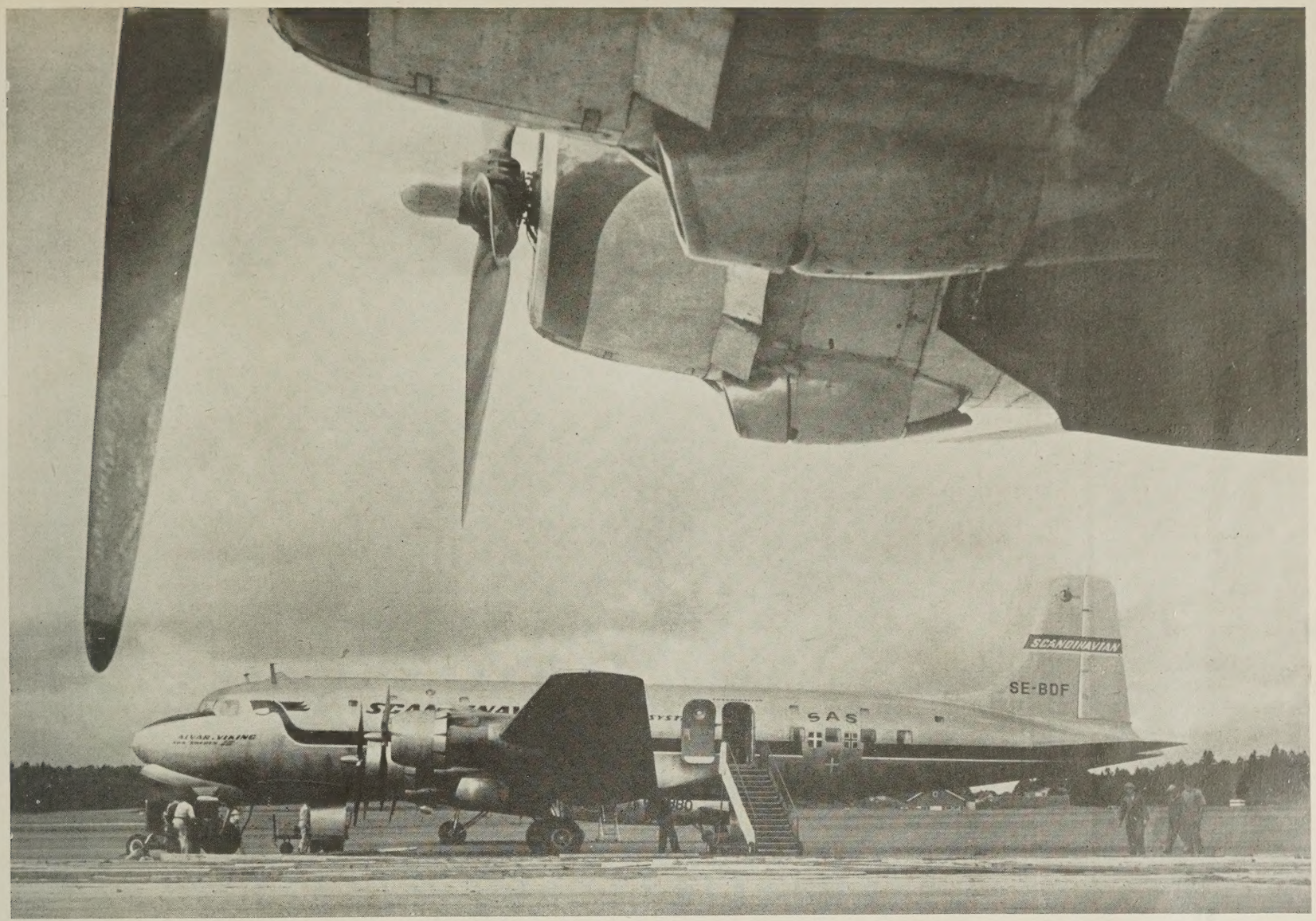
En réalité le gouvernement doit faire front à l'offensive déclenchée par les cheminots puis par les marins et les dockers. Ces conflits de salaires n'ont pas été terminés sans peine. Il faut prévenir une autre attaque possible afin de pouvoir se consacrer à trois autres problèmes : le développement des exportations, le chômage, qui, sans être encore très inquiétant, serait susceptible de s'aggraver rapidement... et la préparation des élections. Conservateurs et communistes sont des adversaires dangereux chacun à leur manière. Les conservateurs entendent bien bénéficier de ce retournement lent mais presque constant de l'opinion, qui, ayant joué contre eux aux élections générales, semble bien s'amorcer maintenant en leur faveur. Les communistes ne se font pas d'illusion. Ils n'attendent pas de succès spectaculaire. Leur travail s'opère sans bruit, en profondeur, dans les syndicats, où ils possèdent des cadres intelligents, toujours sur la brèche.

« Nous avons le temps », m'a déclaré l'un d'entre eux.

Ainsi va la Grande-Bretagne sur le chemin semé d'épines qui est le sien depuis la guerre. Ses efforts, son courage ne justifient pas seulement une sympathique attention. Le monde actuel ne ressemble en rien à celui d'il y a dix ans. S'il tend à se simplifier, il devient aussi infiniment plus dur, plus dangereux. Il nécessite une coopération étroite, et non plus de vagues traités d'alliance. J'ai eu l'impression que l'Angleterre a compris cela. Mais certaines réformes essentielles de l'esprit ne vont pas sans douleur. Le fait pour la Grande-Bretagne de prendre conscience que le grand principe directeur de sa politique étrangère : diviser pour régner, doit être remis en question et probablement abandonné est déjà une révolution considérable. Beaucoup d'Anglais sont désormais convaincus que la solidarité européenne, aussi bien politique qu'économique, est aussi importante pour l'avenir de leur pays que celle que tous veulent maintenir entre les pays du Commonwealth.

EN PLEINE CITÉ, LA BANQUE D'ANGLETERRE, PILIER DU COMMONWEALTH.

BRIGHTON, A UNE HEURE DE LONDRES, CONNAIT EN ÉTÉ UN GRAND SUCCÈS.



La décoration de ce moderne appareil DC-6 s'inspire du légendaire Dragon des Vikings, qui ornait la proue des vaisseaux primitifs.

DANS L'EUROPE EN ÉVOLUTION

LA NORVÈGE AU TRAVAIL

PAR J.-S. ARCTURUS

L'individualisme qui pousse les Scandinaves à affirmer si catégoriquement leurs particularismes nationaux et les empêche parfois d'aboutir à des accords politiques n'atténue pourtant pas leur « esprit de famille ». Sentiment très vivace chez eux et dont nous ne trouvons malheureusement pas l'équivalent chez les peuples latins.

Leurs traditions découlent des mêmes sources, leurs langues sont proches parentes : Danois, Norvégiens, Suédois peuvent converser chacun dans sa langue et se comprendre. Ils lisent plus facilement encore leurs journaux réciproques. Le lancement d'un bateau à Göteborg, la remise en marche d'une usine en Norvège, l'ouverture d'une exposition à Copenhague sont connus et commentés avec un égal intérêt simultanément dans les trois pays. Un même amour de la nature et du tourisme à pied, sac au dos, les attire les uns chez les autres. Sans cesser d'être chacun soi-même ils se connaissent infiniment mieux que l'Espagnol, le Français, l'Italien ou le Portugais, qui, sauf exception, s'ignorent. C'est pourquoi dès la fin de la guerre ils s'empressèrent de renouer des relations professionnelles au moyen de congrès. Congrès des opticiens à Oslo, des dentistes à Copenhague, des chimistes à Stockholm, des historiens à Göteborg, des journalistes, des musiciens, etc. Bref ils se connaissent et se tiennent en relation constante.

Descendants des premiers découvreurs du Nouveau Monde, demeurés grands voyageurs, et même grands migrateurs, c'est dans le domaine du transport aérien qu'ils ont récemment franchi l'un de ces pas par lesquels l'économie devance parfois la politique dans la voie du progrès.

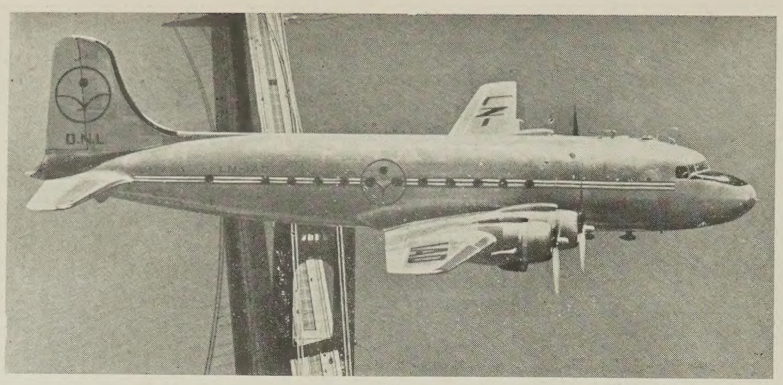
La configuration géographique de la Norvège et de la Suède et l'importance de leurs relations avec les Amériques faisaient de l'avion un instrument indispensable à leur essor économique. De même pour le Danemark, dont la capitale a occupé une situation privilégiée tout au long de l'histoire des communications dans l'Europe septentrionale, qu'il s'agisse du bateau, du chemin de fer ou aujourd'hui de l'avion.

Dès 1939 les autorités postales et aéronautiques scandinaves étudiaient avec leurs confrères américains les possibilités d'une coopération aérienne transatlantique entre les compagnies scandinaves et les Pan American Airways. La réalisation paraissait prochaine quand, en 1940, le Danemark et la Norvège furent envahis par les Allemands. Le projet ne fut pourtant pas abandonné. La Suède ayant pu demeurer hors du champ des combats, la compagnie d'Etat Aktie Bolaget Aerotransport (A. B. A.) continua l'étude du projet non seulement pour son propre compte, mais encore pour celui de ses partenaires danois et norvégien, provisoirement tenus dans l'impossibilité d'agir. Ici joua l'esprit de famille dont je parlais plus haut.

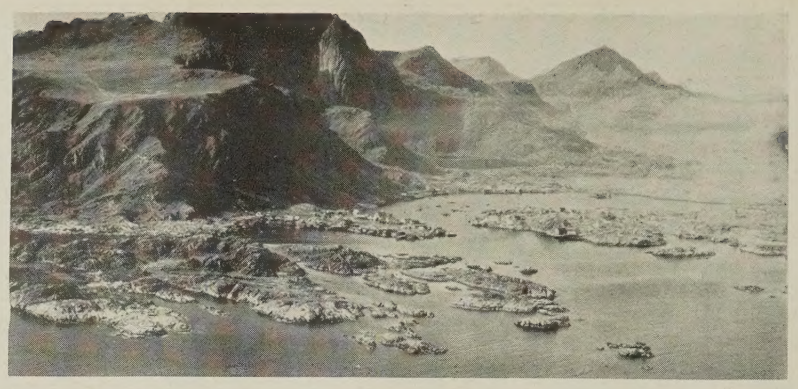
A. B. A. demanda une aide financière au gouvernement suédois. Celui-ci estima que l'époque était défavorable à l'étude d'une telle question et que, seuls, des intérêts privés pouvaient en assumer les risques. A. B. A. forma donc avec des capitaux privés la société Swedish Intercontinental Airlines (S. I. L. A.) consacrée à l'expérience de lignes transatlantiques, elle-même se réservant le trafic européen. Elle founissait à sa cadette les éléments techniques et administratifs dont celle-ci avait besoin.

S. I. L. A. reprit l'étude de la coopération aérienne scandinave en contact avec les techniciens des compagnies danoise et norvégienne en dépit des difficultés créées par la guerre. Le gouvernement norvégien à Londres — que le parlement norvégien avait mandaté légalement pour représenter à l'étranger le pays envahi — participa à ces négociations, qui aboutirent à un accord sur la nécessité d'une coopération aérienne dès la fin de la guerre. S. I. L. A. négocia aussi avec les Américains au nom des compagnies danoise et norvégienne les questions relatives aux fournitures de matériel et à l'exploitation.

En 1943 l'accord était fait entre les pays scandinaves et les Etats-Unis ; un contrat signé avec la compagnie Douglas assurait la fourniture du matériel. D'ailleurs, au cours des hostilités, la Suède ayant dû, ainsi que l'y obligeait le principe de la neutralité, faire atterrir et interner sur son territoire des



LE PONT GEORGE WASHINGTON A NEW YORK VU D'UN AVION D. N. L.



AU-DESSUS DE BALSTAD, PITTORESQUE PETIT PORT DES ILES LOFOTEN.

appareils américains B-17 qui l'avaient survolée, les Etats-Unis les laissèrent à la disposition de la compagnie suédoise. A partir de juin 1945 ces avions servirent à exercer des équipages aux vols transatlantiques, dans l'attente du matériel nouveau.

A cette époque la compagnie suédoise, que la guerre n'avait point paralysée, avait une forte avance technique et administrative sur ses partenaires danois et norvégien. En dépit de cette inégalité temporaire le principe de l'exploitation en commun subsistait, d'autant plus que ces organismes privés allaient se trouver en compétition, sur les lignes transocéaniques, avec des compagnies subventionnées par des gouvernements. Ils ne pouvaient les concurrencer qu'au moyen d'une organisation économique rationnelle. L'union leur permettrait de réduire les frais généraux et d'avoir le nombre de passagers et le fret nécessaires pour entretenir un service quotidien. Elle fut conclue à Oslo le 1er août 1946. Sa mise en pratique présentait des difficultés momentanément insolubles. Toutefois, décidées à aboutir sans attendre des solutions théoriques aléatoires, les trois compagnies commencèrent le travail en commun. Les avions furent achetés, des agences furent ouvertes dans les deux Amériques.

Considérée comme une société, cette association aurait dû opter pour l'une des trois nationalités intéressées, ce qui n'était pas possible. Elle prit donc la forme d'un consortium *scandinave* sans nationalité précise. Habituellement Danois, Norvégiens et Suédois, qui connaissent l'ignorance de l'étranger à leur égard et savent avec quelle légèreté, surtout en France, on attribue aux uns ce qui est relatif aux autres, n'emploient guère le terme *scandinave,* qui tend à entretenir cette confusion. Dans le cas présent, et pour la première fois, désirant être confondus à l'étranger sous les apparences d'une seule personnalité, ils ont appelé leur association Scandinavian Airline System (S. A. S.). Leurs trois compagnies en partagent les frais et les bénéfices à proportion de leurs mises de fonds — trois septièmes à la compagnie suédoise, deux septièmes à chacun des autres partenaires — mais les bureaux, la publicité, les concessions internationales sont faites au nom du S. A. S.

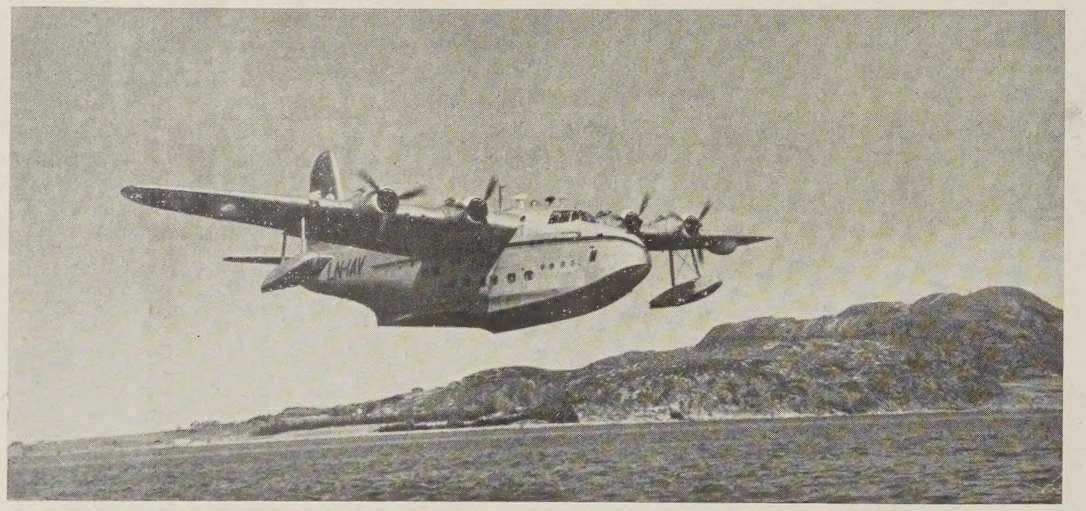
Ce consortium est dirigé par un comité directeur composé de six membres — deux de chaque nationalité — et d'un président qui est renouvelé chaque année et choisi tour à tour dans l'un des trois pays. Le premier président, en 1947, fut M. Perkampmann, directeur de la compagnie danoise Det Danske Luftfartselskap (D. D. L.) ; en 1948 ce fut M. Thos Falck Jr., alors directeur de la compagnie norvégienne Det Norske Luftfartselskap (D. N. L.) ; cette année c'est M. Marcus Wallenberg, Suédois, qui fut vice-président l'an dernier.

Coopérant avec succès sur l'Atlantique, les Scandinaves n'avaient plus de raisons pour se concurrencer en Europe, où les compagnies D. D. L. et D. N. L. se trouvaient pourtant opposées l'une à l'autre et à la compagnie suédoise A. B. A., qui avait été à l'origine du consortium, conçu pour le transport transatlantique, mais n'y avait pas adhéré puisqu'elle se consacrait au trafic européen. Cette concurrence cessa le 1er juillet 1948 quand A. B. A. (compagnie d'Etat) eut absorbé S. I. L. A. (compagnie privée membre du S. A. S.). Dans sa forme nouvelle, les capitaux d'Etat et les intérêts privés étant à égalité, A. B. A. put adhérer au S. A. S., dont le champ d'action se trouva dès lors étendu à toute l'Europe, puis à l'Afrique et à l'Orient.

Les trois compagnies se partagèrent les fonctions administratives. Le bureau principal est à Stockholm. Les services européens sont coordonnés par Copenhague ; les questions relatives au fret et au régime des vols sont réglées par Oslo. Le port d'attache des quadrimoteurs DC-6 est Stockholm, celui des DC-4 est Copenhague, celui des bimoteurs est Oslo.

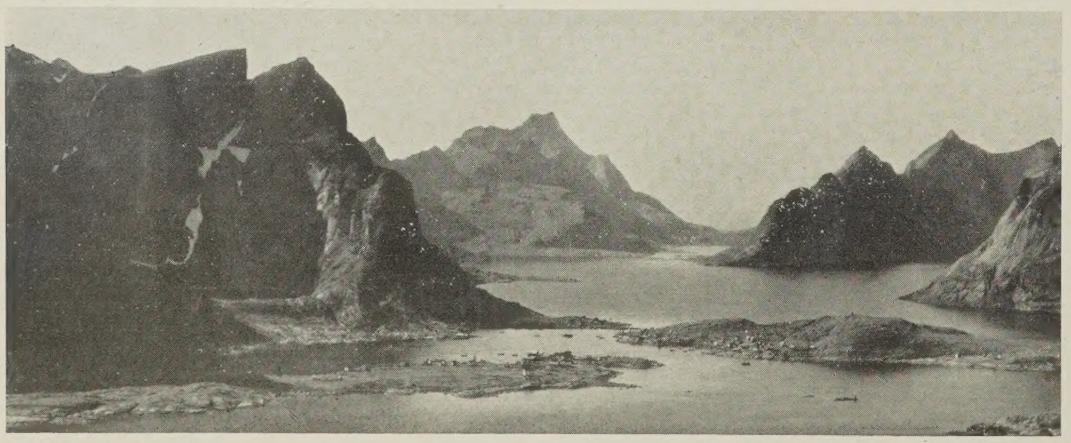
En somme, dans ce domaine particulier de l'aviation commerciale, les Scandinaves ont compris que, bien conçu, leur intérêt général favoriserait leurs intérêts particuliers et que l'union ferait d'eux l'équivalent d'une grande puissance. Etant donné les difficultés qu'il présentait, les concessions mutuelles qu'il impliquait, leur accord eût été impossible sans un sincère désir d'aboutir et une confiance réciproque. Cette volonté de s'entendre est — quoi que donnent à penser leurs divisions sur certaines questions politiques — leur caractère fondamental commun, celui par lequel, de plus en plus, ils jouent un rôle actif dans les affaires internationales. L'entretien que m'accorda le ministre des Affaires étrangères de Norvège, M. Lange, et qui fera l'objet de notre prochain article est à cet égard instructif.

(A suivre.)



ENVOL D'UN HYDRAVION RÉGULIER DE LA LIGNE QUI RELIE STAVANGER AU CAP NORD PAR OSLO.

L'AVION TRANSPORTE UN FRET CONSIDÉRABLE.



DES ILES S'ABRITENT ENTRE CES HAUTES ROCHES. PAYSAGE SCANDINAVE CARACTÉRISTIQUE.

LE BRIDGE ABRÈGE AGRÉABLEMENT L'ÉTAPE.

BARCELONE

COURSES DE TAUREAUX

PAR JACQUES VINEUSE

SPÉCIALISTE DU « TORAGE » A GENOUX, MIGUEL DOMINGUIN AFFRONTE SON LOURD ADVERSAIRE.

L'ASCENSEUR du Ritz s'est arrêté au troisième étage. Nous n'aurons pas à hésiter longtemps, mon ami Alberto et moi, entre le couloir de droite et le couloir de gauche. Un garçon d'étage vient à passer qui, sans que nous l'interrogions, aussitôt nous renseigne : « Vous cherchez l'appartement de M. Dominguin, messieurs ? C'est à droite, au 339. »

Pour ce valet, comme pour le garçon d'ascenseur, comme pour tout le monde, il est évident que quiconque — en ce jour, à cette heure — s'arrête au troisième étage de l'hôtel Ritz ne saurait qu'aller rendre visite à M. Dominguin. Il est 5 heures de l'après-midi, et, dans une heure et demie, à 18 h. 30 très précises, s'ouvrira aux arènes du « Monumental » une des plus grandes corridas de l'année. M. Dominguin, c'est Luis Miguel Dominguin, premier torero d'Espagne depuis la mort du grand Manolete. Il sera la vedette n° 1 de la corrida de tout à l'heure aux côtés de ces autres vedettes qui s'appellent Manolo Gonzales, Pepe Luis et Paquito Muñoz — exceptionnellement, en effet, cette course comportera quatre matadors et huit taureaux, au lieu des trois matadors et six taureaux habituels.

LES GRANDS TOREROS HABITENT LE RITZ

Oui, si l'hôtel Oriente et l'hôtel de España restent essentiellement, à Barcelone, les « hôtels de Toreros », il arrive désormais que les grands cracks établissent leurs quartiers au Ritz. Et cela, c'est un signe des temps. Les toreros d'aujourd'hui ont un compte en banque, jouent au bridge, s'habillent chez les grands tailleurs, voyagent en avion et sont reçus dans la meilleure société. Ils sont à l'Espagne ce que sont à l'Amérique les jeunes premiers de Hollywood.

C'est peut-être Domingo Ortaga qui, voilà une quinzaine d'années, marqua un tournant décisif dans le standing des toreros lorsqu'il réussit à épouser la fille d'un très noble seigneur espagnol.

A SES HEURES DE LOISIR LE JEUNE TORERO ANTONIO TORRECILLAZ FLANE A LA RECHERCHE DES LIVRES QU'IL PRÉFÈRE. — TOUT COMME LES « GRANDS CRACKS » IL EST HABILLÉ DANS SA CHAMBRE D'HOTEL PAR SON « MOZO DE ESTOQUES », LE « MAITRE D'ÉPÉES », QUI LE SERVIRA DURANT SON COMBAT. — AVANT DE QUITTER SA CHAMBRE POUR LES ARÈNES IL REÇOIT LA « COLETA », SORTE DE PETIT CHIGNON POSTICHE SUR QUOI SERA POSÉE LA TOQUE.

AVANT LA COURSE LES TAUREAUX QUITTERONT CET ENCLOS POUR DES BOXES INDIVIDUELLES.

La porte du 339 est ouverte, et nous pénétrons dans une chambre déjà encombrée de visiteurs qui font cercle autour d'un lit sur lequel repose, drapé dans un élégant peignoir de soie, nonchalamment étendu les mains derrière la nuque, un jeune homme aux traits fins, au masque grave un peu distant, qu'éclairent deux grands yeux noirs. Ce jeune homme, dont l'aspect et l'attitude en cet instant évoquent l'image d'un de ces poètes d'autrefois entourés de leur cour, c'est Luis Miguel Dominguin, qui a choisi de consacrer son existence à affronter les taureaux de combat. Dès l'âge de douze ans, sous la direction de son père, Domingo Gonzales dit « Dominguin », lui-même torero à l'époque, il s'initiait aux premiers principes du métier. Luis Miguel a aujourd'hui vingt-quatre ans, et l'exercice de son art lui rapporte environ 10 millions de pesetas par an.

C'est une coutume qui veut que les toreros reçoivent ainsi, dans leur chambre, juste avant de participer à une course. Des parents plus ou moins éloignés, des amis, tous, bien sûr, fervents *aficionados,* viennent leur souhaiter le bonjour et bavarder quelques instants. Derrière une jovialité qui s'épanche en amicales bourrades, en propos ponctués de gros rires, une inquiétude se cache. Personne n'oserait l'avouer, mais elle existe, elle est là, présente, qui plane sur cette chambre d'hôtel. Le jeu de l'homme et du taureau est un jeu dangereux. Ces *aficionados* ont beau s'efforcer d'écarter certains souvenirs, ils se souviennent. Ils se souviennent de telle petite réunion, toute pareille à celle-ci. Tout le monde se préparait joyeusement à assister à une belle corrida. L'homme, le torero, était souriant, sûr de lui. Et, quelques heures plus tard...

Dominguin paraît calme, détendu. Pas très démonstratif, il répond pourtant gentiment aux uns et aux autres, et son visage s'éclaire parfois d'un sourire qui le rajeunit encore. A la tête du lit, ainsi que l'exige une superstition, les deux paires de bas du costume de torero, une blanche, une rouge, sont suspendues. Posé contre le mur tout proche, le *fundon de estoques,* l'étui contenant les épées de mise à mort, un long étui en cuir travaillé sur lequel le nom du torero est gravé en grosses lettres d'argent.

Guère d'allusions à la corrida qui se déroulera tout à l'heure. Tout au plus quelqu'un demandera-t-il à Dominguin ce qu'il pense des taureaux qui lui ont été attribués :

« Un gros d'au moins 500 kilos, l'autre plus petit », répond brièvement Luis Miguel.

PREMIÈRE PRISE DE CONTACT

Car la désignation de ses deux taureaux à chacun des matadors de la corrida a été opérée par tirage au sort, ainsi qu'il est de règle, ce matin, un peu avant midi, aux arènes du « Monumental ». J'avais assisté à cette cérémonie, qui se déroule, à l'abri des regards des curieux, en présence de l'impresario (l'organisateur de la course), du directeur des arènes, des vétérinaires qui ont préalablement examiné les taureaux (ou, plutôt, qui les ont « observés », car cet examen se fait, bien entendu, à distance respectueuse), des *mayorals* ou gardiens des taureaux qui les ont accompagnés de l'élevage aux arènes, et, enfin, des matadors ou de leurs représentants. Après que chacun des taureaux de la corrida, rassemblés dans les étables des arènes, sortes de petits enclos à ciel ouvert, a été identifié et moralement numéroté, le tirage au sort s'opère de la façon la plus classique à l'aide de bouts de papier retirés d'un chapeau.

CES TAUREAUX DE COMBAT ONT ÉTÉ PARQUÉS DANS LES ÉTABLES DU « MONUMENTAL » DE BARCELONE, OU ILS ATTENDENT LE MOMENT DE PRENDRE PART A LA COURSE DONT LEUR MORT SERA L'ENJEU FINAL.

LES PLUS HABILES NE SONT JAMAIS TOUT A FAIT A L'ABRI DU PÉRIL. IL FAUDRA A ALVARO DOMECQ, LE PLUS RÉPUTÉ DES TOREROS A CHEVAL, TOUTE SA SCIENCE POUR SE DÉROBER AUX FURIEUSES ATTAQUES DU TAUREAU.

Lorsqu'il connut ceux qui lui étaient attribués Dominguin pénétra dans l'enclos — il est loisible de le faire sous la protection d'une sorte de palissade de bois — et se mit à contempler « ses » taureaux. Cette muette contemplation, à 2 ou 3 mètres à peine des bêtes, dura plusieurs minutes. Le torero espérait-il y découvrir quelque trait révélateur du caractère de ces fauves ? Toujours est-il que Dominguin regardait ses taureaux et que les taureaux regardaient Dominguin. Placides et, pour l'heure, bien inoffensifs, ils observaient cet homme dont ils n'apercevaient que la tête. Ils ignoraient qu'ils trouveraient bientôt en lui un adversaire implacable, que sa hardiesse pourtant, s'ils savaient en profiter, mettrait peut-être à leur merci.

L'HABILLAGE EST UN VÉRITABLE RITE

Dans la chambre maintenant — car cela aussi c'est un rite — nous assistons à l'habillage du torero. Habillage long, minutieux, compliqué, dans lequel remplit les fonctions d'habilleuse celui qu'on appelle le *mozo de estoques.* Le *mozo de estoques* (mot à mot : le garçon d'épées) suit le torero comme son ombre et l'assiste en toutes circonstances. C'est lui notamment qui aux arènes passera à son torero toutes les capes, muletas et épées dont il pourra avoir besoin au cours du combat. Le *mozo* de Dominguin achève pour l'instant de boutonner un à un les innombrables boutons de la longue culotte collante rigoureusement ajustée. La chemise empesée à plis viendra ensuite, puis la lourde tunique chamarrée de broderies. Il ne restera plus alors, avant la pose de la toque, qu'à fixer sur la nuque du torero ce petit chignon postiche qu'on appelle *coleta.* Jadis ce chignon n'était nullement postiche. Mais le port de cheveux aussi longs ne saurait plus convenir à la très moderne élégance des toreros d'aujourd'hui. Le dernier survivant de la vraie *coleta* est mort l'an dernier chez le coiffeur : il s'est fait couper les cheveux.

Habiller de la sorte un homme qui s'en va combattre un fauve dans une arène peut apparaître comme une gageure. D'abord le poids de ces vêtements — une quinzaine de kilos — est énorme, donc peu propice à favoriser les évolutions de celui qui le porte. Ensuite le style même du costume, précieux, efféminé, semble s'harmoniser aussi mal que possible avec cette virilité dont témoigne précisément l'exercice de la profession de torero. On aurait tort pourtant d'y voir la marque d'une inadvertance ou une concession à la routine. Il faut au contraire y reconnaître une volonté bien arrêtée non seulement de perpétuer une tradition nationale,

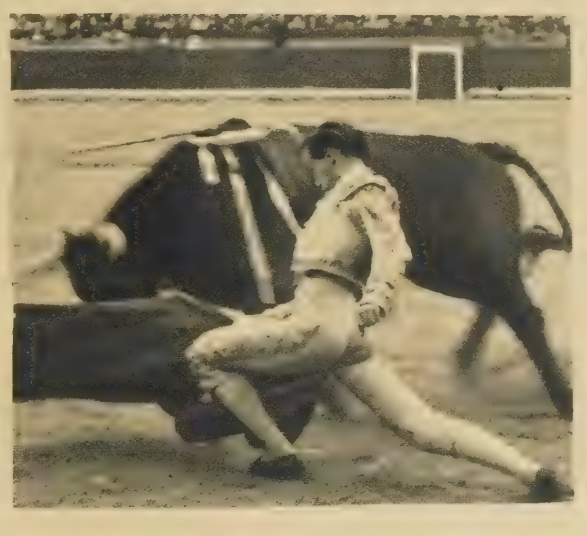
mais encore de souligner de la façon la plus évidente le caractère rituel, je dirais presque sacré, de cette cérémonie que nous désignons sous le nom de course de taureaux et qui, pour les Espagnols, représente beaucoup plus que le simple combat d'un homme avec un taureau.

Voilà Dominguin paré. Après une dernière poignée de main les visiteurs quittent la chambre un à un. Dominguin a toujours l'air aussi calme. C'est en vain que je cherche à découvrir sur ses traits quelque chose qui le trahisse. Car je sais, pour lui avoir, hier, posé la question, que, comme les grands toreros, il a peur. Car on ne devient un grand torero et l'on ne reste un grand torero qu'à la condition d'augmenter chaque fois sa part de risques.

COURSE TRAGIQUE...

... Trois heures plus tard. Nous sommes aux arènes, archi-combles — tant au *sombra,* les places à l'ombre, les plus chères, qu'au *sol,* les places populaires, au soleil, prises d'assaut dès le début de l'après-midi. La course vient d'entrer dans sa seconde phase. Cette grande corrida a jusqu'ici tenu ce qu'elle promettait grâce à la classe des toreros. Pepe Luis, Dominguin, Paquito Muñoz et Manolo Gonzales — c'est dans cet ordre qu'ils ont « toré » — ont été brillants. Comme toujours Dominguin a dû en faire beaucoup avant d'arracher l'enthousiasme de la foule. Ce n'est pas impunément qu'on porte la réputation d'être le premier torero d'Espagne. Le public des *toros* est un public exigeant, qui demande beaucoup à ceux qu'il a élevés au rang de vedette. En outre, consciemment ou non, ce public n'a pas encore tout à fait pardonné à Dominguin d'avoir, dans une certaine mesure, pris la place du grand disparu, de l'idole nationale, de l'inoubliable Manuel Rodriguez, dit Manolete... Pourtant, « torant », à son habitude, de très près, précis, sobre et suprêmement élégant, Dominguin ne pouvait guère tarder à soulever dans la foule ces vagues de « Olé ! » qui déferlent sur les arènes, accompagnant chaque « passage » du taureau. Après une mise à mort parfaitement nette et correcte, les mouchoirs blancs s'agitèrent à l'intention du président de la course, en assez grand nombre pour valoir à Dominguin l'oreille et un tour d'honneur. Mais Manolo Gonzales devait faire mieux et il obtenait deux tours d'honneur et les deux oreilles du taureau !

Maintenant Dominguin va se trouver face à face avec son deuxième taureau. Les picadors ont accompli leur besogne, les banderilles ont été posées et le clairon a fait entendre ce petit air à la fois guilleret et sinistre qui sert de prélude aux différentes phases de la course et qui cette fois a annoncé l'instant où le matador doit se saisir de la muleta, de la cape rouge pour affronter le taureau seul à seul. Ce deuxième taureau de Dominguin a déjà prouvé qu'il était un taureau difficile. D'abord il n'est « pas commode », expression technique qui signifie que les cornes du taureau sont divergentes, tournées vers l'extérieur. En outre c'est un taureau qui n'est pas franchement brave, qui n'attaque pas de loin. Qu'à cela ne tienne ! Dominguin ira le « torer » d'aussi près qu'il faudra. Le voici qui s'offre au taureau, droit devant lui, à un mètre de distance à peine de ses cornes, agitant la muleta sous ses yeux. Le taureau frémit, se ramasse sur lui-même, il fonce... « Olé ! », le taureau est passé, sa corne a frôlé la poitrine de l'homme, et les pieds de cet homme n'ont pas bougé d'un centimètre... Et l'homme ne ramène pas sa muleta, il la laisse à la vue du taureau, toujours sans bouger, et le taureau — qui tourne terriblement court, on s'en aperçoit maintenant, un danger de plus — le taureau revient, charge à nouveau, sa corne effleurant cette fois l'abdomen, couvert d'une mince étoffe de satin, de cet homme toujours immobile. Et ainsi quatre, cinq fois de suite, et de droite, et de gauche... « Olé ! Olé ! Olé ! » Il « l'a » à présent, cette foule, Dominguin. S'il a voulu prouver qu'il pouvait faire mieux que Manolo Gonzales, qui le talonne aujourd'hui comme lui-même, Dominguin, s'efforçait voilà deux ans de talonner Monolete, on peut dire qu'il a gagné la partie. De partout montent les « Olé » et les applaudissements... Et puis un cri d'horreur, un seul, emplit les arènes, et vingt mille personnes souda... sont debout. Le prestigieux artiste de la seconde précédente n'est plus qu'un pantin désarticulé qui se balance dans l'espace au gré des cornes du taureau. Et le malheureux retombe sur le sol, aussitôt piétiné par son adversaire qui, tête basse, s'acharne. Les *peones* se sont précipités, agitant des capes pour distraire le taureau de sa victime. Il leur faudra plusieurs secondes, d'interminables secondes, pour arriver à leurs fins... Pour moi aucun doute : cet homme, s'il n'est déjà tué, ne peut qu'être blessé à mort.



QUATRE TOREROS FAMEUX A LA CORRIDA DE BARCELONE. UNE BELLE ATTITUDE DE MANOLO GONZALES. MANOLETE COMBATTANT A LINARÈS QUELQUES INSTANTS AVANT D'ÊTRE BLESSÉ A MORT DANS UNE POSE QUI EST MAINTENANT REPRISE PAR DOMINGUIN, LE PREMIER TORERO D'ESPAGNE.

TOUJOURS PLUS FORT

Pourtant Dominguin se relève. Il est méconnaissable. L'espace de quelques secondes, lui, toujours si maître de lui, laisse apercevoir un certain désarroi. Et puis, brusquement, il se ressaisit. D'un geste, qu'il est obligé de répéter plusieurs fois pour se faire obéir, il intime l'ordre aux *peones,* ces assesseurs des matadors, de sortir de l'arène et de le laisser à nouveau seul en face du taureau. Et alors ce qu'osera Dominguin dans ces ultimes instants de combat fera se dresser une foule angoissée et qui, bientôt, éclatera en applaudissements. Il « torera » à genoux, défiant le taureau, à quelque 50 centimètres de ses cornes. Et le taureau, dans un dernier sursaut de rage, foncera sur cette proie en apparence si facile, et il passera et repassera devant cet homme toujours agenouillé, immobile, ses cornes lui frôlant le visage ou la poitrine de si près qu'il semblait que seul un miracle sans cesse renouvelé l'empêchât d'être transpercé... C'est la foule, cette foule pourtant aguerrie et terriblement exigeante, qui demande grâce, comme si ses nerfs ne pouvaient plus supporter un tel spectacle. Alors, sans hâte, avec cette élégance un peu hautaine qui lui est personnelle, Dominguin « amène » son taureau dans la position requise par les rites et le tue d'un coup d'épée sec.

... 10 heures du soir. La chambre de Dominguin est à nouveau encombrée de visiteurs venus le congratuler. Lui repose sur son lit, tout comme avant la course, dans sa belle robe de chambre. Une différence pourtant : sa jambe droite, entourée de pansements, baigne dans un bain de glace. Il remercie, serre des mains, mais répond à peine aux fiévreux propos de ses admirateurs. Pour lui l' « incident » est clos. Demain matin il prendra l'avion pour aller « torer » à Séville ! La saison continue. D'ici la fin de l'année il aura participé à cent corridas et tué ses deux cents taureaux. A moins que...

EN CANOE SUR LA LOUE (*)

par CLAUDE THOMAS

TROISIÈME étape de la croisière au sortir des forêts, qui s'écartent pour laisser apparaître les premières cultures, Ornans arrête les embarcations sur une série de hauts déversoirs dont le dernier, surélevé de planches, semble infranchissable. Un chariotage de 2 kilomètres s'impose à travers la ville, puis sur la route nationale, où se croisent les cars d'excursions et les attelages de bœufs. Avant de débarquer cependant on ne saurait résister au plaisir de donner encore quelques coups de pagaie dans l'eau brillante et lisse où se reflètent, sans une ride, deux rangées de vieilles maisons aux pierres grises.

LA « VILLE-COURBET »

Le titre de « Venise paysanne » que lui décernent élogieusement les guides convient assez mal, au fond, à ce gros bourg cossu que viennent égayer quelques belles demeures du XVIII^e^ siècle. Conçues pour protéger de la neige et du vent, les habitations sont serrées les unes contre les autres, laissant à peine entrevoir le haut lanternon qui coiffe le dôme de l'église.

Pour le présent on cherche surtout à se protéger d'un soleil de juillet exceptionnellement ardent, sous les ormes de la petite place, à l'ombre fraîche des voûtes de l'hôtel de ville-musée.

« Surtout ne photographiez pas « Monsieur Courbet ! », s'inquiète une gardienne que l'on dirait chargée d'assurer l'incognito de quelque personnalité redoutable. C'est notre première « rencontre » avec Courbet, qui ne nous quittera plus du château à l'église ; au sortir de la ville, sur la route de Maizières ou le chemin de Saules ; plus loin même, à Flagey ou à la source du Lison, tous les paysages sont autant de tableaux. Et, avec son biographe Charles Léger, on imagine ce montagnon « la pipe de fromager toujours allumée, nanti d'une canne, un cep de vigne bonnement, en manches de chemise, le veston sur le bras », prenant le sentier en échelle qui mène aux combes de Punai, en patois *Di Pu Na* (le Puits noir), au bord du ruisseau de Plaisir-Fontaine, ou encore à l'église de Saules, faisant de son ami Cuënot un étonnant saint Nicolas.

Au premier étage de la mairie, le « plus petit musée du monde » renferme, parmi les souvenirs accumulés, cinq toiles du peintre, dont le buste en bronze, dans le hall, est si jalousement défendu des cameras par la sévère gardienne. Mais c'est là un abri provisoire pour ce musée, qui devrait occuper la maison natale de Courbet, un peu plus haut sur la rivière. A cette œuvre s'est dévouée la Société des Amis de Courbet, dont le président, le peintre Robert Fernier, se dépense sans compter. Faute de pouvoir acquérir dès maintenant la maison de Courbet, ses « amis » s'emploient à regrouper le plus possible de ses œuvres.

NOUVEAU PARCOURS SPORTIF

Gustave Courbet et sa ville natale mériteraient une plus longue visite, mais les canoes attendent, séchant au soleil, et il reste près de 90 kilomètres à franchir. Les trente premiers surtout comptent parmi les plus attrayants pour le canoeiste, car ils se font sur une rivière plus puissante, au débit largement accru. Seuils et « courants » s'y présentent avec de fortes lames, demandant plus de prudence — une reconnaissance préalable est souvent nécessaire — mais procurant de plus réelles émotions.

(*) Voir *France-Illustration* du 30 juillet 1949.

ORNANS ET SON CLOCHER N'ONT PAS CHANGÉ DEPUIS QUE
VOICI ORNANS, OU TOUT RAPPELLE LE SOUVENIR DE COURB

ENCOMBRÉE DE ROSEAUX LA RIVIÈRE N'A PLUS D'INTÉRÊT POUR LES PAGAYEURS. PARTIS DE BONNE HEURE ILS RENTRENT AU CAMP APRÈS AVOIR DÉJEUNÉ SOUS LES OMBRAGES DE LA RIVE.

LES PRENAIT POUR MOTIFS DE SES TOILES.
ÊME DROITE, LA MAISON NATALE DU PEINTRE.

Un premier saut, dès la sortie d'Ornans, au moulin de l'Homelon, donne l'allure de la descente, et l'on dépasse rapidement l'embouchure de la Brème, dominée par la chapelle de Notre-Dame-du-Chêne et le pont de Maizières, pour déboucher sur la nappe d'eau tranquille de Scey-en-Varais, où se reflètent la montagne et les forêts reparues. Passé Cléron et son château féodal, l'embouchure du Lison invite à remonter — à pied ! — le vallon agreste et sauvage de Nans-sous-Sainte-Anne, l'un des plus beaux sites du Jura. Plus loin les forêts sombres enserrent de nouveau la rivière.

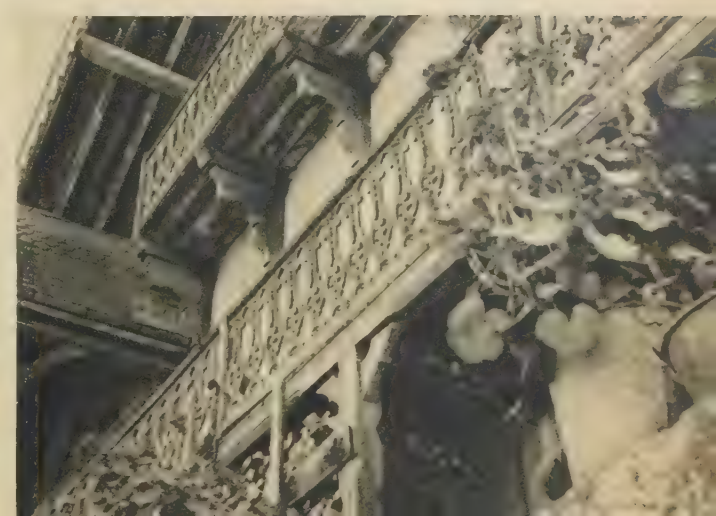
Plus loin encore le paysage se modifie avec l'apparition aux rives d'immenses buis et de roseaux au centre de la rivière : de l'immense ferme de la Froidière à l'abbaye cistercienne de Buillon, dans une succession de chutes dont les passes forment une série d'amusantes chicanes. Deux seuils rocheux particulièrement délicats rafraîchissent encore les pagayeurs avant l'arrivée au bassin élargi de Chenecey, que barre derrière le pont un coude brusque de la muraille rocheuse.

LA DERNIÈRE ÉTAPE

En dépit d'une rivière assagie la descente se poursuit maintenant allégrement, de camp en auberge. Les villages se multiplient dès la sortie de Quingey, que traverse la grand'route : Bellerive, Brères, Chay, où apparaissent les premiers peupliers, Rennes, Granaes-de-Vairre, où les canoes buttent contre un banc de cailloux. Le guide annonce encore un « barrage suivi de rapid », qui nous réserve une dernière surprise. Dans un bief largement tracé, à l'eau profonde, une centaine de nageurs nous barrent l'accès au déversoir. On se croirait déjà à Nogent...

Pour les canoeistes la croisière est terminée. Ils entrent bientôt dans Port-Lesney, « station de pêche et de canotage ». Il ne reste qu'à décharger les bateaux et, l'empaquetage terminé, en route pour la dernière étape, la plus rude : 4 kilomètres de chariotage, au long desquels on compte désespérément les bornes blanches et rouges de la « nationale ».

CHENECEY EST ACCUEILLANT AVEC SON PONT OU VIENNENT PAPOTER LES « DEMOISELLES » DU VILLAGE. — AU PONT DE SCEY-EN-VARAIS L'EAU TRANQUILLE ET LISSE REFLÈTE LES SAULES ET LA MONTAGNE. — LA MAISON COMTOISE A BEAUCOUP DE CARACTÈRE AVEC SES BALCONS SCULPTÉS FLEURIS DE GÉRANIUMS.



QUEL DÉCOR GRANDIOSE QUE CES RUINES DE L'ABBATIALE ENTREVUES A TRAVERS LE CLOITRE !

LE POULAILLER DU MONASTÈRE EST L'OBJET DES SOINS LES PLUS ATTENTIFS DE LA PART DES FRÈRES.

LE TAILLEUR EST FORT OCCUPÉ. LES MOINES S'ADONNENT AUX TRAVAUX LES PLUS VARIÉS : DE LA CALLIGRAPHIE A LA FABRICATION DES CIRES, QUI SE FAIT AVEC UN MATÉRIEL PERFECTIONNÉ. D'AUTRES SONT FERRONNIERS, SCULPTEURS SUR BOIS OU BIEN SE LIVRENT A L'ART DU VITRAIL.

LA TRADITION MÉDIÉVALE SURVIT AVEC L'ILLUSTRATEUR.

A TRAVERS LE VIEUX CLOITRE LA PROCESSION SE DÉROULE AVEC UNE IMPOSANTE MAJESTÉ.

SAINT-WANDRILLE

LES TRAVAUX DES MOINES BÉNÉDICTINS

On écrit et l'on dit communément l'abbaye de Saint-Wandrille. Mais ne convient-il pas de dire : l'abbaye de Fontenelle à Saint-Wandrille ou l'abbaye Saint-Wandrille de Fontenelle ? Située dans un vallon que commande un hameau au nom bien normand — Caudebecquet — et non loin de Caudebec, elle érige des assises majestueuses et des ruines immenses. Comme Hambye, comme Jumièges, la Révolution l'a découronnée ; mais elle demeure, et depuis 1931 les moines de l'obédience de saint Benoît peuplent à nouveau son cloître. Fondée en 648 ou 649 elle a aujourd'hui mille trois cents ans, et l'on vient de fêter solennellement cet événement : un triduum que clôtura S. Exc. le nonce apostolique et que fleurirent les chants des bénédictins.

Au delà d'une grille qui ouvre sur le vide l'abbatiale jette au ciel — fusées de pierre qui retombent en ogives — des faisceaux de colonnes, des murs troués et déchiquetés. Seul le transept sud garde une forme de monument moins altéré que le reste.

Une ruine — mais une ruine qui vit. Et l'on a voulu qu'elle collaborât à l'œuvre du treizième centenaire. Dans la grande nef un ciborium géant abrite l'autel dans un décor de colonnes brisées. De part et d'autre des loges de verdure pour les dignitaires et les invités. Deux hauts mâts où flottent les couleurs de France et celles du saint-père. C'est tout.

Le triduum s'ouvre un vendredi par une journée monastique devant un parterre d'abbés — seize en tout — dont certains venus d'Angleterre, de Belgique, de Hollande. Saint-Benoît-sur-Loire et Saint-Paul-de-Wisques ont délégué leurs prieurs, et trois abbayes, d'Espagne, de Belgique et du Canada, des représentants. Ajoutez-y les grands ordres de la province de Rouen et vous aurez une idée de l'éclat exceptionnel de cette assemblée.

Au soir du deuxième jour S. Exc. Mgr Roncalli, nonce apostolique, accompagné de Mgr Blanchet, recteur de l'Institut catholique de Paris, viendra représenter S. S. Pie XII.

Cependant que les pompes liturgiques se déroulent, que l'encens coule, que les chants montent vers la nue, visitons l'admirable abbaye.

SAINT-WANDRILLE, TÉMOIGNAGE DE NOTRE HISTOIRE ARCHITECTURALE

Soyons francs : cela débute mal ; la monumentale porte d'entrée que l'on aperçoit de la route de Rouen est un pastiche Renaissance dû à lord Stackpoole, possesseur de l'abbaye au siècle dernier. Mais que de dédommagements ! Laissons de côté l'abbatiale et gagnons les bâtiments des Pères en progressant de siècle en siècle.

Le réfectoire, rude et simple, malgré un mur du XIV^e^ siècle, des fenêtres en ogive et un plafond Renaissance, relève en majeure partie de l'art romain. Ample et nu, sauf au midi, où d'adorables arcades s'entrelacent contre la muraille du cloître, il ordonne entre deux rangées de petites tables la table des hôtes campée au centre. Tout au fond, la table de l'abbé et sa cathèdre.

Le cloître, qui jouxte le réfectoire, va du rayonnant au flamboyant et à la Renaissance. Une galerie date du XIV^e^ siècle, les trois autres, du XV^e^ siècle. Mais la merveille c'est la fontaine, qu'on appelle à la vieille mode les « lavoirs », où les Pères se lavent les mains avant les repas.

Le Grand Siècle plaque son accord classique — fenêtres à petits carreaux, frontons, lucarnes inscrites en marge des toits — sur les bâtiments conventuels. La chapelle ménagée dans la salle du chapitre est simple et, quand les grands manteaux de chœur des moines l'emplissent, émouvante.

La salle capitulaire, jadis promenoir et bibliothèque, a été fâcheusement remaniée au siècle dernier. Il reste pourtant l'admirable rampe du grand escalier qui mène au dortoir.

Le XVIII^e^ siècle a trouvé grâce devant les abbés de cette époque. Louis Sexte de Jarente, évêque d'Orléans, a fait sculpter sur le grand et haut portail de la clôture qui a gardé son nom des angelots pleins de vénusté semblables à des Amours. De l'autre côté deux pavillons charmants qui se font face ont été baptisés pavillon de la Nature et pavillon de la Grâce !

UN ORDRE CONTEMPLATIF, MAIS TRÈS ACTIF

Il ne faudrait point juger les Pères d'aujourd'hui sur ce décor d'hier. Ils ont de nobles soucis, de vastes pensers et s'entraînent à d'innombrables labeurs qui vont des plus élevés aux plus humbles. Tout au haut d'une tour de jadis un atelier de décoration confond éclectiquement maquettes de vitraux, projets de chasubles, dessins de calices. Des enlumineurs conservent l'art oublié des belles lettrines ornées et des marges fleuries. Et il y a une section de calligraphie qui perpétue l'art des beaux manuscrits.

Les moines se font relieurs, et leurs volumes, aux cuirs somptueux où le camaïeu triomphe, sont éloquents déjà par leurs plats et par leur dos. Des ferronniers forgent des chandeliers, ciselent des grilles, et cela dans le style des sanctuaires à parer. Il y a aussi des menuisiers, qui sont le plus souvent des sculpteurs sur bois.

Voici enfin la plus humble, mais peut-être la plus rentable de leurs activités. On fabrique ici des encaustiques et des crèmes-laques pour chaussures. Sous les voûtes d'arêtes, devant de belles ogives, des ateliers — très modernes, eux — ont été aménagés. La cire, qui vient en partie des ruches de l'abbaye, est mise à fondre dans la salle des cuiseurs. Une fois fondue elle est transformée en encaustique et mise en conditionnement. Ailleurs une machine perfectionnée emplit, à chaque coup de levier, une chaîne de boîtes de cirage. Dans un autre atelier on colle les étiquettes et on prépare les expéditions.

Ruche en travail, l'abbaye alterne bruits de marteaux et de machines, chants et prières.

Si toutefois, désireux de vous évader de ce temps, vous voulez rejoindre autrefois, montez au sommet de la colline, en plein bois, et pénétrez dans la chapelle Saint-Saturnin.

Rustique et puissante, elle accole à une tour carrée, stricte comme un donjon, un bâtiment long, qui est une nef, et, à l'opposé, trois absidioles, dont l'une est un chœur et les autres des transepts. L'autel est une table. Des pleins cintres, rudes et forts, étayent de lourdes pierres qui font penser aux constructions de Rome. Une grandeur nue, une grandeur austère, un lieu où souffle l'esprit, un gîte d'étape — admirable pour faire oraison — entre le VII^e^ siècle, qui vit naître Saint-Wandrille, et notre époque, qui l'a ressuscité.

POL LION.

LA LECTURE, LA MÉDITATION, LA PRIÈRE, LE TRAVAIL MANUEL RYTHMENT LA PAISIBLE VIE MONACALE

L'AUSTERE MESSE CONVENTUELLE. LE NONCE A VISITÉ L'ABBAYE ET PRÉSIDÉ LES CÉRÉMONIES DU TRIDUUM EN COMPAGNIE DU RÉVÉRENDISSIME PÈRE ABBÉ QUI OFFICIE COIFFÉ DE LA MITRE A DOUBLE POINTE

LE CHEF DU GOUVERNEMENT, QUI EST VENU PRENDRE QUELQUE REPOS A NEUVIC, EST ACCUEILLI CORDIALEMENT PAR SES CONCITOYENS.

24 HEURES CHEZ M. QUEUILLE A NEUVIC

LE PRÉSIDENT FAIT LES HONNEURS DE SA CITÉ.

ON aurait pu croire que le président du Conseil, libéré des charges du pouvoir, aurait eu à cœur de se reposer chez lui. Il n'en fut rien. A peine arrivé à Neuvic, petite ville de Corrèze dont il est maire, il ne cessa de se dépenser pour ses concitoyens et les personnalités qu'il avait conviées à l'ouverture de la saison touristique.

Accueilli par ses petits-enfants et sa famille, le président resta quelques instants chez lui avec ses hôtes : MM. Devinat, Joannès Dupraz, Morice, Marcellin. Puis, accompagné par les ministres et les membres de son cabinet : MM. Chaussade, Boursiac, Filipi, Grisoni, Mlle Brem de Neuvic et du préfet de la Corrèze, M. Chapel, suivi par les notabilités de Neuvic et MM. Gaspard, président-directeur général de l'Electricité de France, Gaston Roux, directeur général des Sports, Baylet, directeur de *la Dépêche de Toulouse*, Fabre, directeur de *la Montagne*, le président

MOMENT DE DÉTENTE SOUS UNE TONNELLE.

fleurit le monument aux Morts et prononça quelques mots à la mairie.

Après le déjeuner M. Queuille et ses hôtes gagnèrent les bords du lac, où ils retrouvèrent M. Monnerville, arrivé par avion. Tout l'après-midi on assista aux ébats de l'équipe des hors-bord de France, des skieurs nautiques et des voitures amphibies de la marine. Lorsque la nuit tomba la fête se poursuivit par l'exhibition ravissante des danseuses de la Loïe Fuller. A 1 heure du matin un splendide feu d'artifice termina cette journée radieuse, qui laissera à ceux qui la vécurent un délicieux souvenir.

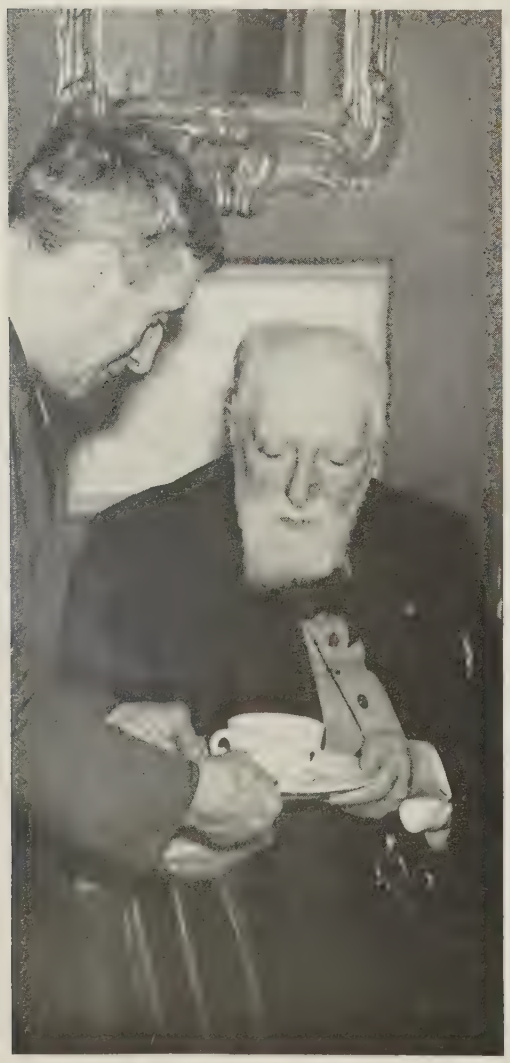
Grand-père, M. Queuille consacre quelques instants à ses trois petits-enfants: Françoise, Marianne et Denis. Président, il reçoit ses hôtes ; de gauche à droite: le président, M. Devinat, secrétaire d'État à la présidence du Conseil ; le préfet de la Corrèze, M. Johannès-Dupraz, secrétaire d'État à la Marine, M. Marcellin, sous-secrétaire d'État à l'Intérieur ; Mme Queuille ; M. Morice, secrétaire d'État à l'Enseignement technique. Maire de Neuvic, il se rend, entouré de ses adjoints et accompagné des ministres et des membres de son cabinet, au Monument aux Morts de sa commune pour y déposer une gerbe de fleurs et serre sur son passage, la main de ses amis.

Pendant la fête nautique, on reconnaît dans la tribune officielle, de gauche à droite: MM. Monnerville, Dupraz, Queuille, Morice et Marcellin ; ci-dessous: M. Monnerville et le président Queuille.

Dans le cadre de la saison touristique de Neuvic, le président put admirer une gracieuse démonstration de ski nautique sur le lac artificiel ainsi qu'une course de hors-bord. Puis la Loïe Fuller donna, à la fête de nuit, une représentation de ballets fort applaudie.

PARMI LES LIVRES LES HEURES S'ÉCOULENT.

LA BOUTIQUE-MUSÉE EST DÉSORMAIS CLOSE.



L'AGE A RESPECTÉ LES MAINS DU PEINTRE.

RETRANCHÉ DANS SES SOUVENIRS LE VIEUX MAITRE OSTENDAIS SEMBLE AVOIR RENONCÉ A PEINDRE.

UN GRAND PEINTRE SE PENCHE SUR SON PASSÉ

VISITE A JAMES ENSOR

L'ILLUSTRE peintre belge James Ensor, qui a eu quatre-vingt-neuf ans le 13 avril dernier, ne se montre plus guère aux Ostendais. Enfermé dans sa vieille maison de la « Rampe de Flandre » il sort de moins en moins. La sympathie et le respect de ses concitoyens l'entourent, et ils n'ont pas attendu que le titre de baron soit venu consacrer sa carrière artistique pour placer très haut l'artiste.

Collectionneurs et musées se disputent les œuvres qui ont jalonné sa carrière. La truculence des maîtres flamands s'y mêle à un humour caricatural dont *les Masques* ou *l'Entrée du Christ à Bruxelles* sont des exemples. Mais que d'autres toiles affirment la vision personnelle d'un artiste qui sait passer d'un réalisme impitoyable aux hallucinations nées d'une imagination qui recrée un monde !

S'il s'abstient désormais de se mêler à l'agitation de la ville, Ensor n'a pas renoncé complètement à la suivre. Du premier étage de sa maison, où le rideau de la fenêtre n'est jamais tiré, il suit le spectacle de la rue, de sa rue puisqu'il y habite depuis trois quarts de siècle.

L'étrange boutique-musée du rez-de-chaussée où il amassait, plus pour les offrir que pour les vendre, des curiosités, est désormais fermée. James Ensor ne veut plus qu'on photographie même les vases poussiéreux que les visiteurs connaissent bien. Maintenant, gardant près de lui le fidèle Auguste qui le sert depuis quarante-quatre ans, il ne reçoit plus personne ou presque. Et s'il répond avec affabilité à ceux qui viennent le saluer, il semble bien qu'il ne les accueille qu'avec quelque effort. Il va, retranché dans ses souvenirs, de ses livres à son harmonium, car il chérit toujours la musique. Mais depuis 1943 il n'a plus touché un pinceau. Son univers est borné aux murs de sa chambre ; il vit dans le passé glorieux que sa mémoire conserve.

EXPOSITIONS D'AIX-EN-PROVENCE

TAPISSERIES EXPOSÉES DANS LES SALONS DE L'ARCHEVÊCHÉ : A GAUCHE, PARTIE DE LA « SUITE DE DON QUICHOTTE »; A DROITE, UNE DES CINQ PIÈCES DU CÉLÈBRE DÉCOR DE BÉRAIN. — CI-CONTRE : « L'UNIVERS VÉGÉTAL » DE JEAN LURÇAT. — CI-DESSOUS : « LE VERSEAU », DE MARC SAINT-SAËNS.

FRAGMENT D'UNE TENTURE DE BEAUNE (1450).

Le festival de musique d'Aix-en-Provence qui vient d'avoir lieu a été le prétexte de diverses expositions qui constituent un autre attrait. Je signalerai au musée Granet une petite exposition sans prétention, mais singulièrement intéressante pour tous les curieux de Cézanne. Sous le titre : « les Amis de Cézanne », sont réunies quelques œuvres qui nous situent le grand rénovateur de la peinture dans son milieu.

Elle peut contribuer à démolir bien des idées fausses. Dans la ville d'Aix tous ceux qui tenaient le pinceau étaient en relations avec Cézanne. Malgré son humeur sauvage, son caractère parfois redoutable, son goût de la solitude, il était considéré comme un peintre anormal, certes, mais sincère et digne. On voit plusieurs œuvres d'Achille Emperair, ce peintre nabot et sans prestige que Cézanne estimait et qui poursuivait parallèlement avec lui, par un chemin semblable quoique d'une démarche lourde et hésitante, une reconquête de la peinture. La légende parisienne de Cézanne, « peintre maudit », traité de fou par ses compatriotes, auquel les gamins jetaient des pierres, cette légende n'a vraiment pas de raison d'être. Ils étaient bien Aixois, les Joseph d'Arbaud, les Joachim Gasquet, qui furent les premiers à parler de son génie.

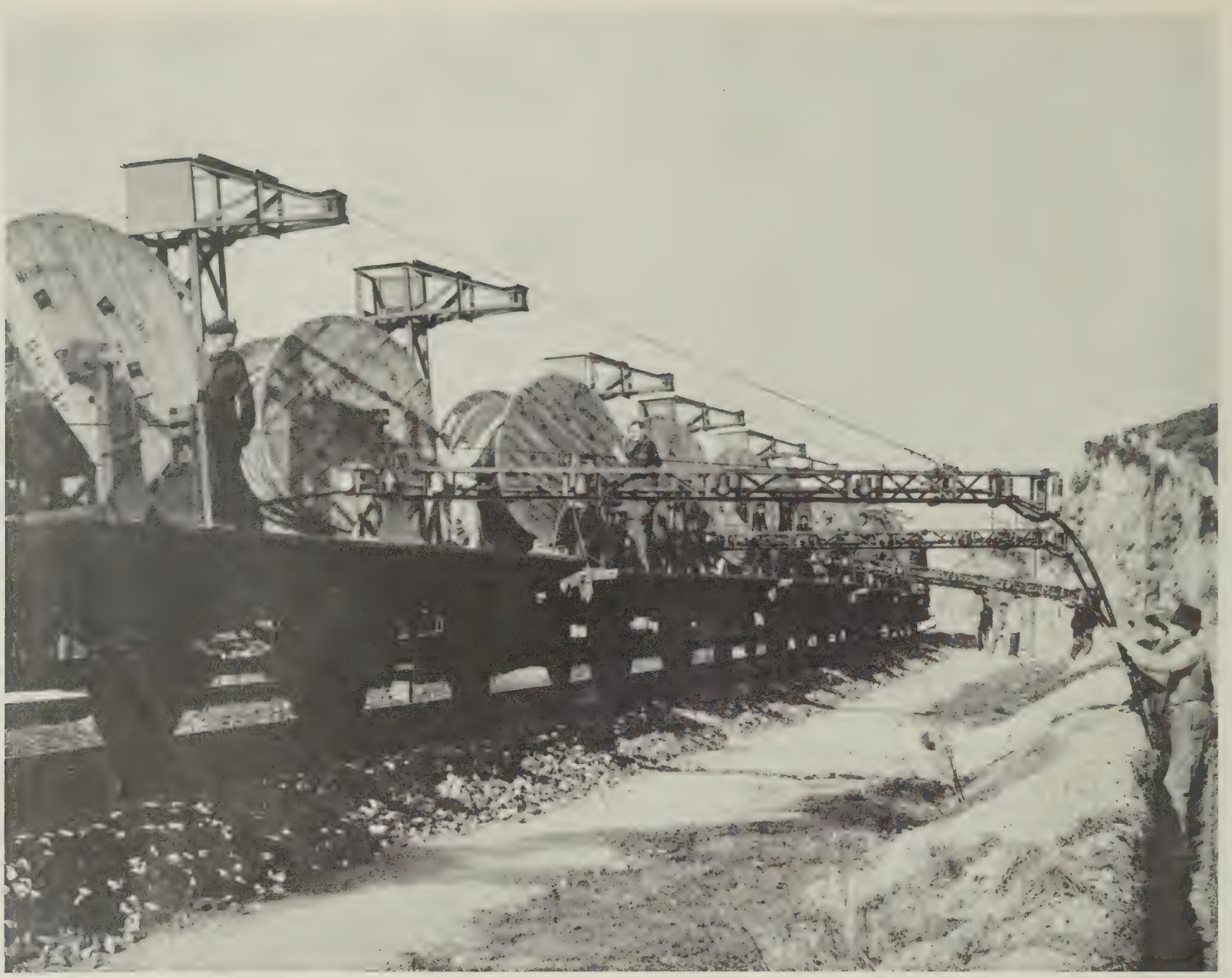
L'ancien archevêché, tout retentissant des musiques du festival, abrite un beau musée de tapisseries, célèbre surtout par une suite de tentures de Bérain consacrées à des thèmes de théâtre et de musique. Cassandre devait largement s'en inspirer en dessinant les maquettes des décors de *Don Giovanni*. La direction des musées de France en a fait le point de départ d'une exposition circulante inaugurée par M. Georges Salles qui parcourra diverses villes de France. Quelques tapisseries anciennes do premier ordre servent d'introduction à une trentaine de tentures dues à des artistes contemporains parmi lesquelles nous avons remarqué d'admirables Lurçat.

L'exposition Van Gogh, prévue à Saint-Remy-de-Provence, non loin de l'asile où le peintre fut quelque temps relégué, a dû être différée. A Marseille une exposition Daumier ne réunit que des lithographies, mais il faut rendre visite au musée, qui vient de rouvrir après avoir fait peau neuve. On ne saurait trop louer l'excellence de ses présentations.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

Photographies ateliers Sougez (Grim-Provence) et Association des peintres cartonniers de tapisserie.

LES SALONS DE L'HOTEL DU ROI RENÉ PENDANT LA PRÉSENTATION D'UNE TAPISSERIE DE LURÇAT.



Un train de cables en cours de déroulage sur la ligne Paris-Lyon-Marseille, dont l'électrification se poursuit de façon très active.

LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS (*)

par Paul-Émile CADILHAC

Vitesse, économie, confort, propreté — telle pourrait s'établlir la devise de la traction électrique appliquée aux voies ferrées. Au début du siècle on l'utilisa — avec modération d'ailleurs — sur les lignes où la vapeur se révélait d'un rendement désastreux : Le Fayet-Chamonix du P.-L.-M., la région pyrénéenne du réseau du Midi et, plus tard, la section Culoz-Modane. De fortes rampes, variant de 20 à 30 millimètres par mètre, justifiaient cette exploitation qui demeurait cependant très coûteuse.

Au vrai l'électrification en courant continu, dont les frais d'établissement sont considérables, ne « rend » que sur les lignes à grande circulation constante. Le P.-O., le premier, le comprit dès 1920 et décidait d'électrifier ses deux grandes artères : Paris-Bordeaux et Paris-Toulouse.

Le P.-L.-M. songeait dans le même temps à électrifier Paris-Marseille. Mais les militaires s'y opposaient. On croyait — la récente guerre infirme cette opinion — les lignes électriques plus sensibles aux bombardements et qu'il suffisait d'une sous-station détruite pour paralyser le trafic. Aujourd'hui cette objection ne vaut plus et l'on électrifie la section Paris-Lyon, dont la première partie, Paris-Dijon, sera livrée à la circulation des marchandises aux environs du mois de novembre prochain.

L'ÉLECTRIFICATION DE PARIS-LYON

Il y a un siècle les officiels, inaugurant la section Paris-Tonnerre de la ligne Paris-Lyon, s'émerveillaient des moyennes réalisées qui avoisinaient 46 kilomètres à l'heure. Demain les trains électriques circulant sur ce même itinéraire atteindront par instants 140 kilomètres et couvriront le trajet à une vitesse moyenne de 110 à 115 kilomètres à l'heure.

Voulant voir où en étaient les travaux, j'ai tout un jour circulé sur la ligne avec M. Brasseur, ingénieur, collaborateur de MM. Vaubourdale et Garreau, grands maîtres de l'électrification à la S. N. C. F.

Nous quittons la gare de Lyon un matin, deux jours après cette nuit où, profitant d'un creux du trafic, on a en quelques heures changé tous les aiguillages pour les adapter à la traction électrique.

Quelques kilomètres après Paris notre compagnon de voyage nous montre sur la droite de la voie un blanc bâtiment que précède un groupe de disjoncteurs, alignés pittoresquement sur leurs supports métalliques comme des vis de pressoir. « La première sous-station », annonce-t-il. De Paris à Dijon s'échelonnent vingt-sept sous-stations semblables, espacées l'une de l'autre d'environ 15 kilomètres. Il y en aura vingt-cinq entre Dijon et Lyon.

La sous-station joue dans l'exploitation d'une voie ferrée électrifiée un rôle essentiel. Cette dernière ne reçoit pas directement du secteur son électricité. Celle-ci, transportée par câbles à haute tension — courant alternatif à 150.000 ou 220.000 volts — lui est livrée transformée à 60.000 volts. Elle est ensuite « redressée » sous forme de courant continu à 1.500 volts.

Pour alimenter son réseau, la S. N. C. F. contrôle un ensemble d'usines hydro-électriques dont la production compense sa consommation : 740 millions de kilowatts-heure par an. D'autres sont en construction. Enfin l'ancien P.-L.-M. avait décidé de participer aux frais de Génissiat pour 25 %, ce qui donne à la S. N. C. F. le droit de revendiquer le quart de la production.

Nous sommes à Laroche et, en attendant d'exécuter en autorail la seconde partie de notre programme, nous allons visiter une sous-station. Une usine, mais une usine déserte — anticipation d'un monde où la machine aura remplacé l'homme — commandée à distance de Paris ou de Dijon. Pas d'automatisme non plus, mais un cerveau qui à 150 kilomètres de là contrôle et dirige. L'entretien est assuré par des groupes volants.

Une autre innovation : plus de salle de réparation ni de matériel de manutention (chariot, pont roulant, etc.). Tous les gros appareils — redresseurs, transformateurs — sont montés sur galets, et un garçon de quinze ans pourrait

(*) Voir *France-Illustration* des 23 et 30 juillet 1949.

LE COULAGE DU BÉTON QUI FORMERA LA STRUCTURE D'UNE CATÉNAIRE.

les déplacer. Ils sont tous du même type, interchangeables. En cas d'avarie, ils sont poussés très facilement sur la plate-forme d'un wagon et filent sur Chalon à l'atelier des grosses réparations. En cas d'arrêt, une station mobile de secours, montée sur truck, est alertée. En l'attendant, les deux sous-stations qui encadrent la défaillante la suppléent.

On nous montre, dans un bâtiment annexe, une station pour les signaux et le block-system alimenté en courant alternatif. En cas de panne, un groupe de secours, qui fonctionne au mazout, se met en marche automatiquement en quatre secondes.

Un autorail, qui va de Laroche aux Laumes, nous emmène ensuite. De la cabine arrière, puis du poste de pilotage, nous découvrons largement la voie. Celle-ci, sauf dans certaines gares, est entièrement équipée. Des poteaux métalliques ou en béton — ces derniers plus élégants et plus économiques — jalonnent la voie tous les 60 mètres en ligne droite, mais tous les 54, 45, 36 ou 27 dans les courbes. Des supports métalliques sont fixés à angle droit sur les poteaux, moins agréables à la vue que le système en ogive adopté jadis sur les lignes du Midi. Chaque voie est équipée séparément pour qu'elle soit indépendante. Dans les secteurs de quatre ou six voies, en revanche, on a posé des portiques hautbanacs.

Le système qui transporte l'énergie est appelé une caténaire. Il comprend un porteur principal en bronze, un porteur auxiliaire et deux fils de contact en cuivre.

A un arrêt notre guide nous fait constater qu'on est en train d'allonger les quais. Les trains électriques seront en effet beaucoup plus lourds, c'est-à-dire beaucoup plus longs. Il faut donc pousser les quais plus loin. On a agi de même dans toutes les gares entre Paris et Dijon, ce qui suppose des travaux considérables : voies enlevées et reposées plus loin, aiguillages changés, etc.

Nous observons avec étonnement, tandis que l'autorail nous emporte à 120 à l'heure, des suites de poteaux sans fils qui escaladent un tertre allégrement. Ailleurs, plus de poteaux, plus de fils montant et descendant inscrivant sur le ciel des portées dont les moineaux sont les notes. Que se passe-t-il ? Fils télégraphiques et téléphoniques sont enterrés et cheminent avec ceux des P. T. T.

Ils sortent de terre tous les 50 à 60 kilomètres pour traverser une salle de « répéteurs ». En voici une précisément près des Laumes. Là nous voyons des centaines et des centaines de câbles, que vivifient, rajeunissent, exaltent des lampes amplificatrices, celles-là mêmes qui ont rendu possible la radio. Et nous regardons avec un étonnement muet ces fils téléphoniques dont un seul transmet simultanément vingt-quatre conversations... De Paris à Lyon, il y a ainsi sept relais mixtes.

Nous allons suivre à présent la ligne en automobile jusqu'à Dijon. Et cela nous vaut, près de Verrey, de rencontrer le train qui pose les câbles électriques. Une locomotive traîne une suite de plates-formes chargées d'énormes bobines de fil de cuivre. Le dernier wagon possède une tourelle télescopique qui permet aux poseurs d'effectuer le travail. Le train marche tout doucement, les bobines se déroulent, et les ouvriers, debout sur la tourelle, accrochent les deux fils alimenteurs — on peut en dérouler trois à la fois — à des crochets espacés sur le second support. Plus loin, d'autres compagnons, juchés sur des échelles à roulettes qui se déplacent sur la voie, relient les deux fils par un pendule rigide. Ailleurs, des hommes, debout sur les poteaux ou les fils, vérifient la caténaire.

Çà et là, à intervalles réguliers, un grand portique qui porte à la fois les deux ou les quatre caténaires et les signaux s'inscrit rigide sur le ciel pâli.

Et voici Dijon — Dijon, la gare rasée, dont les bâtiments sont encore provisoires, Dijon avec ses quais refaits, ses portiques, ses aiguillages et sa grande cabine de signalisation rééquipée à neuf. Le voyage s'achève et je songe à tout ce qu'il a fallu faire et refaire en marge de l'électrification : allongement des quais, changement total de la signalisation, enterrement des lignes télégraphiques et téléphoniques, rectification de voies — 546 kilomètres en tout — pour permettre des vitesses de 140 kilomètres à l'heure, suppression des cisaillements afin d'éviter les ralentissements et mise en place de plusieurs sauts de mouton, six en tout de Paris à Lyon. Notez qu'il a fallu en outre pour installer la caténaire relever le tablier de certains ponts — celui notamment de Saint-Florentin, en béton armé, de 52 mètres de portée et lourd de

LE DÉROULAGE DES CABLES TÉLÉPHONIQUES LE LONG DE LA VOIE FERRÉE

PRÈS DE DIJON, L'UN DES NOMBREUX CHANTIERS QUI JALONNENT LA VOIE.

1.500 tonnes — et ailleurs abaisser les voies au passage des ponts et des tunnels.

Le voyageur qui, parti de Paris, bien calé dans son compartiment confortable, roulera dans quelques mois à une moyenne de 115 à 120 kilomètres à l'heure vers Lyon, réalisera-t-il cette somme d'efforts et de travail ? Peut-être d'aucuns estiment-ils, à la suite de certaines campagnes de presse, que cela « coûte bien cher ». Et en effet le prix de revient de l'électrification s'établit ainsi à 6 millions de francs par kilomètre, soit pour l'ensemble de la ligne 3.072 millions environ. Mais jamais argent sans doute ne fut mieux placé. En effet la traction électrique permettra d'économiser 600.000 tonnes de charbon par an. En revanche les 400 millions de kilowatts nécessités par la traction et le chauffage des trains sont, grâce notamment à Génissiat, d'origine entièrement hydraulique. Ajoutez à cela des économies massives de personnel, d'entretien et d'exploitation, au total plus de 3 milliards par an.

FAUT-IL FAIRE DES ECONOMIES ?

« De l'argent ! De l'argent ! Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche ! » s'exclame Harpagon, et nos modernes Catons — avares comme l'Ancien — s'indignent et vitupèrent. Que fallait-il faire au lendemain de la guerre ? D'abord vivre, dit la sagesse. Et pour vivre il a fallu relever, reconstruire, acheter, agir — et par conséquent dépenser.

Les techniciens ont vu trop grand ! Reproche à courte vue. On ne voit en matière d'urbanisme, de construction, d'outillage, d'équipement industriel jamais assez grand. Ne blâmons donc pas la S. N. C. F. d'avoir de vastes programmes et de tenter de les réaliser.

La sécurité lui importe plus que tout et elle veut généraliser le block-system automatique introduit chez nous depuis 1919 à l'imitation des Etats-Unis.

On modifie du coup les enclenchements des postes d'aiguillage dans les gares et ces postes eux-mêmes. Dans un poste de signalisation il doit être matériellement impossible de commander les aiguilles et l'ouverture des signaux de deux itinéraires qui se coupent. Cette incompatibilité s'obtient par un système d'enclenchements qui bloquent les itinéraires fautifs. Mais on a perfectionné le système, et j'ai vu, aux Laumes, un « poste tout-relais » — le premier de cette importance — qui obtient le même résultat électriquement sans enclenchements mécaniques qui interdisent la manœuvre dès l'origine. Les itinéraires sont commandés par des boutons agissant sur une série de relais électriques reliés aux aiguilles et aux signaux. Mais ces relais n'obéissent au poste central que conditionnellement, que si un itinéraire incompatible avec le dernier en date n'a pas été déjà tracé.

Pour réaliser des vitesses qui ont atteint en certains cas 180 kilomètres à l'heure et permis de couvrir Paris-Bordeaux à 130 de moyenne on a armé 9.433 kilomètres de lignes en rails de 50 kilos, qui permettent de porter la charge maximum par essieu à 23 tonnes. D'autre part, 14.430 kilomètres seront équipés en rails de 46 kilos, avec charge maximum par essieu de 20 tonnes. Tous les grands itinéraires seront revus et les courbes améliorées ou effacées pour permettre les plus grandes vitesses. Durée du programme : quinze ans, la plus grande partie devant être achevée en 1955.

Le budget de la S. N. C. F. est déficitaire. Le fait n'est pas nouveau. Celui des anciennes compagnies l'était déjà et l'Etat devait combler le déficit. C'est d'ailleurs l'argument massue dont on a usé pour nationaliser les chemins de fer français. L'opération a eu lieu en 1938, et la guerre, survenue un an plus tard, n'a sans doute pas permis les réformes génératrices d'économies. Auraient-elles abouti ? J'en doute, car le mal ne vient d'ailleurs que d'une gestion mal ordonnée ou trop somptuaire.

RAIL ET ROUTE : L'AVENIR DE LA VOIE FERRÉE

Le réseau des chemins de fer français couvre 40.670 kilomètres. Il est après celui des Etats-Unis le premier du monde par son étendue. Jusqu'en 1883, avec ses 26.000 kilomètres, il s'équilibrait financièrement d'une manière admirable, car il ne desservait que les centres utiles et remplissait son rôle de transporteur de masse à grande vitesse. Mais à cette date on commence d'appliquer le plan Freycinet, qui nous a doté de 14.000 kilomètres de voies supplémentaires, dont la plupart se sont révélées inexploitables. Le chemin de fer n'est pas fait pour les transports locaux de ramassage et de distribution, que la route peut et doit assurer normalement. C'est dire qu'il n'y a pas antagonisme entre le rail et la route, mais coopération. Encore faut-il distinguer et réglementer.

L'auto de tourisme, le camion du livreur, l'autocar qui relie les centres éloignés de toute gare ne sont pas des concurrents pour la voie ferrée. Le concurrent redoutable pour le chemin de fer est le camion de transport à grande capacité qui circule sur des trajets directs et faciles — Paris-Marseille par exemple — et lui oppose des tarifs victorieux. « C'est cela qu'il faut réglementer », déclare M. Paul Marois, directeur du service commercial de la S. N. C. F.

En effet, pour équilibrer les charges, les chemins de fer doivent tenir compte en établissant leurs tarifs des voies difficiles à desservir, à trafic limité, à exploitation coûteuse, et fixer un prix moyen qui, déficitaire sur certaines lignes, donne sur d'autres — Paris-Marseille par exemple — des bénéfices substantiels. Sur de telles lignes le prix de revient du chemin de fer est très inférieur à celui de la route, mais pour les raisons exposées ci-dessus le prix du transport restera assez élevé. Pour concurrencer utilement le camion et finalement mieux servir l'usager il faudra que les prix routiers soient contrôlés par l'Etat, d'une part, et que la S. N. C. F., de l'autre, adopte des tarifs qui varient non selon la nature de la marchandise, mais selon la ligne où elle circule.

Faut-il par ailleurs fermer toutes les lignes du plan Freycinet ? Actuellement, suivant un programme établi en 1939, on a supprimé le trafic voyageurs sur 12.317 kilomètres d'entre elles. Mais en réalité n'est-on pas allé trop loin ?

L'autorail léger, marchant aux huiles lourdes, économique, rapide, doit rendre la vie à maintes lignes aujourd'hui abandonnées. S'il le faut, que les usagers — c'est-à-dire les municipalités, les conseils généraux, les chambres de commerce — paient ces services, les rendent possibles.

L'ESPRIT S. N. C. F.

Il faut conclure. Vous avez les pièces du débat. Jugez.

Crépuscule ou rénovation ? disions-nous au début de cette enquête. Je crois qu'on peut conclure sans hésiter : rénovation. On le peut d'autant plus qu'il y a chez les cheminots et leurs chefs un admirable esprit. On aime son métier dans cette corporation, on se passionne pour lui et l'on va toujours de l'avant.

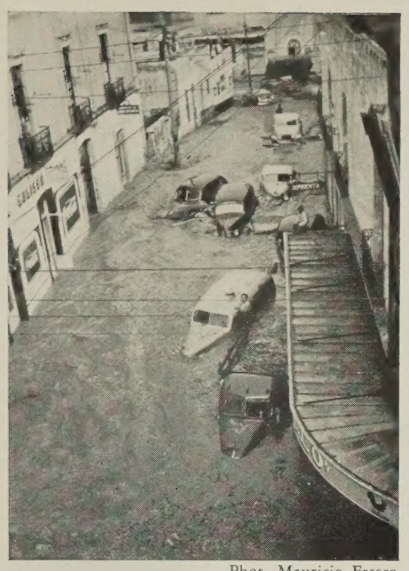
Cet esprit, il faut bien l'écrire, la S. N. C. F. l'a hérité des anciens réseaux, où une louable émulation s'exerçait, au plus grand profit du public. Les nouveaux venus l'ont adopté à leur tour, et tous, du directeur général, M. Louis Armand, dont nous savons qu'il a l'audace et l'énergie qui font les grands chefs, au plus humble des cheminots, en sont pénétrés.

Aussi ne sommes-nous point de ceux qui se réjouissent de voir la S. N. C. F. assujettie aux contrôles des Travaux publics et des Finances. Nous souhaitons, au contraire, qu'on donne de plus en plus à cette grande force l'autorité et l'indépendance, sans lesquelles on ne crée rien de puissant ni de durable.

FIN

LA RAME TRACTÉE PAR LA NOUVELLE LOCOMOTIVE ÉLECTRIQUE C.C. 7001 PHOTOGRAPHIÉE AU COURS DU TRAJET RECORD QU'ELLE EFFECTUA RÉCEMMENT.

PETITES CHRONIQUES



Phot. Mauricio Fresco.

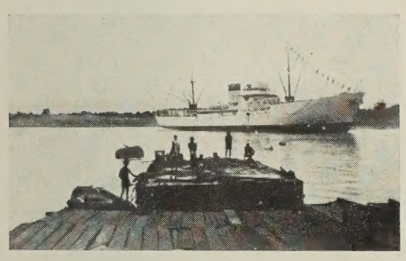
UNE VILLE SOUS LA BOUE

Il a suffi d'un quart d'heure pour que l'important centre usinier de Pachuca, à une heure de Mexico, soit enseveli sous la boue. Plusieurs centaines de maisons ont été détruites ; cent personnes ont été tuées.

Cette catastrophe s'est produite dans l'après-midi du 7 juillet. Le vent, qui soufflait en tempête, a soulevé d'énormes nuages de poussière suivis d'une pluie diluvienne. 3 mètres de boue ont recouvert les rues en pente de la ville, emportant tout sur leur passage. Le gouvernement mexicain a ordonné des travaux immédiats de reconstruction.

LE « DJOLIBA » A ABIDJAN

Le port d'Abidjan, en Côte d'Ivoire, est en voie d'achèvement ; la coupure du cordon littoral a été effectuée et bientôt les navires de mer entreront dans la lagune. En attendant, un avant-port a été aménagé à Vridi, et un premier navire, le *Djoliba,* des services africains de la Compagnie Fraissinet et de la Compagnie Cyprien-Fabre, y est entré pour charger 200 tonnes de bananes à destination de Marseille.



VIENT DE PARAITRE

STEFAN ZWEIG

LE BRÉSIL TERRE D'AVENIR

UN INÉDIT DE L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN

UN VOL. IN-8 AVEC 16 HORS TEXTE EN HÉLIO 510 FRS

AUX ÉDITIONS **ALBIN MICHEL**

22, RUE HUYGHENS, PARIS 14e

L'UN DES PAYS DU MONDE LES PLUS DIGNES D'ÊTRE AIMÉS...

STEFAN ZWEIG

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'INDOCHINE :

François Martin, *Heures tragiques au Tonkin,* 9 mars 1945-18 mars 1946 (Berger-Levrault, XXIII-288 pages).

Le récit d'une Française qui a vécu à Hanoï depuis le coup de force japonais jusqu'à l'arrivée des soldats du général Leclerc : il est dédié à tous les Français dont les tombes jalonnent les rizières du delta et les montagnes de la haute région. Des scènes hallucinantes, narrées avec une modération voulue qui ne fait qu'en accroître l'horreur.

Quand, le 11 mars 1945, Bao Daï proclama l' « indépendance » de l'Indochine, arrachant ainsi vingt-cinq millions d'Annamites à une domination française qui avait duré soixante-six ans, il abandonna en réalité le pouvoir aux Japonais, dont le seul but était de jeter les blancs hors d'Asie.

Le pays fut alors soumis à la terreur : l'exploitation de la xénophobie des indigènes aboutit aux massacres et aux pillages, dont les principales victimes furent les religieux, les religieuses et les Annamites chrétiens. C'est à ce moment qu'entra en scène le Viet Minh, association de « patriotes » antijaponais dirigée par des chefs formés à Moscou ; il reçut des armes de l'Amérique et fut aidé par quelques Français dans l'espoir qu'il mettrait fin à la tyrannie nippone.

Mais les Japonais vaincus secondèrent, avant de partir, l'ascension du Viet Minh au pouvoir. Bao Daï abdiqua le 25 août 1945. L'intervention des Alliés créa le singulier système du « seizième parallèle », qui, ne tenant compte ni de la géographie ni des races, livra le sud de l'Indochine à l'influence anglaise et le nord à une triple domination asiatique : japonaise, annamite et chinoise. Ce fut pour les Français un nouvel épisode de la guerre des nerfs, en attendant la reprise de la guerre tout court. Le gouvernement provisoire du Viet-Nam s'efface devant un gouvernement dit « de la résistance » présidé par Ho Chi Minh, qui signe la convention franco-vietnamienne. « Je viens, dit Ho Chi Minh, signer avec tristesse l'abandon momentané de quelques-uns de nos espoirs. » A l'arrivée des Français de Leclerc la confiance renaît dans notre colonie. Pour peu de temps hélas ! Avec le guet-apens du 19 décembre les carnages recommencent. Les Français se demandent toujours s'ils ont franchi la dernière station de leur calvaire. « Que de sang et de ruines, conclut l'auteur, aura coûté cette période douloureuse de l'histoire des Français d'Asie ! »

Jacques Le Bourgeois, *Saïgon sous la France* (des Japonais au Viet Minh) (Plon, 249 pages).

L'auteur dirigeait à la veille de la guerre le poste de Radio-Saïgon. Cette fonction lui valut d'être soupçonné par les Japonais d'avoir été en communication avec les Américains. Il fut mis en cage, soumis à de savantes tortures qui n'ébranlèrent ni son courage ni sa confiance. Il vit mourir à ses côtés beaucoup de ses codétenus. Des notations pittoresques ou cocasses traversent cette évocation tragique. C'est ainsi qu'il déchiffre sur la paroi de sa cage cet avis charitable : « Bien se corriger en vue d'un meilleur avenir. »

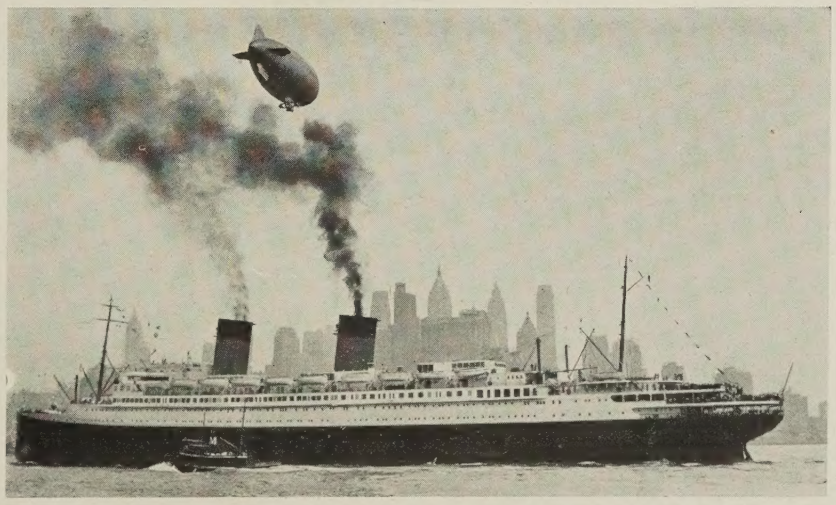
La prison change, l'inculpation aussi : il est accusé d'avoir détourné les fonds de l'armée japonaise (!). Nouvelles tortures, dont la plus cruelle est l'isolement. En traçant les lignes du zodiaque sur le mur de la prison, un de ses compagnons de cellule a déterminé la date de la libération — date qui se révèle exacte. Mais les Français vont de déception en déception : ce sont maintenant les Annamites qui les massacrent, au nom de la guerre « au colonialisme et à l'impérialisme ».

Une image pittoresque de nos compatriotes, qu'on voyait en 1940 en complets de tussor fraîchement repassés par un boy méticuleux, et qui errent en 1945 sans veston ni cravate, jambes et pieds nus, avec une petite culotte qui les fait ressembler à des gamins d'âge mûr nantis de gros ventres et de calvities...

Puis c'est la lutte entre les « anciens » et les « nouveaux » coloniaux ; l'auteur est renvoyé par ses propres compatriotes dans la prison centrale où l'avaient enfermé les Japonais. Il est remis en liberté le lendemain.

Mais, conclut-il avec une patriotique résignation, les coloniaux se succèdent, le but reste : en dépit de ses vicissitudes, la France n'est-elle pas la seule nation occidentale qui, pendant la guerre, ait réussi à faire flotter son drapeau en Extrême-Orient jusqu'à 1945 ?

ALBERT MOUSSET.



*Salué par toutes les sirènes de New-York, survolé par les escadrilles de chasse et par de nombreux hélicoptères, l'*Ile-de-France *est arrivé le 27 juillet dans la grande cité américaine, au terme de sa première traversée, établissant ainsi un nouveau lien entre le Nouveau Monde et l'Europe. Les réceptions officielles qui eurent lieu ont été autant de manifestations d'amitié franco-américaine.*

TOUZE. « *Au bord de la Seine.* »

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Denise Touze possède des dons multiples, et son exposition à la Galerie Allard a permis d'apprécier son talent. Son art n'est pas encore au point lorsqu'elle s'attaque à de vastes compositions, bien que certaines de celles-ci soient pleines de promesses. Si le rythme est parfois trouvé l'harmonie manque souvent et l'abondance des coloris nuit parce qu'ils sont sans lien entre eux. Ses paysages et ses natures mortes nous paraissent d'un niveau nettement supérieur, notamment *le Port de Marseille* ; *les Caillols* ; d'autres encore où les bleus, les mauves et les verts sont exaltés par des vermillons et des orangés subtils. Un *Bouquet de fleurs* dans un intérieur offre toute une gamme délicate de bleus et de violets.

Enfin les aquarelles et les dessins de Denise Touze sont, à notre avis, la meilleure partie de son œuvre. Ses études de poissons, de homards, de pieuvres, d'étoiles de mer ont illustré une pièce qu'elle a créée dans le genre conte. J'y ai retrouvé la sensibilité picturale de certains impressionnistes.

Celso Lagar, peintre vagabond, aime à retracer la vie des saltimbanques et des roulottes. Son métier est franc, direct, et il peint la réalité sous sa forme la plus objective. Il possède le sens de l'atmosphère et recherche des harmonies sourdes aux prédominances de roux et de bruns. Sa sensibilité picturale s'émeut au contact de la nature, et cette sincérité nous réjouit à notre époque où beaucoup évitent soigneusement d'exprimer ce qu'ils ressentent (Galerie Rosenthal.)

Georges Regnault est un de ces privilégiés qui ont la chance d'avoir pu voyager en Espagne. Aussi montre-t-il à la Galerie Cambacérès les peintures qu'il en a rapportées.

Georges Regnault ne vise pas à être un novateur et il cherche plutôt un arrêt des scènes typiques. Cependant le caractère tragique du tempérament espagnol lui a complètement échappé et nous le regrettons. Sa technique est solide, sa peinture est vivante et colorée, ses paysages sont inondés de soleil et de lumière.

MAURICE SÉRULLAZ.

PROTECTION DES DENTS

Un procédé simple et peu coûteux permet désormais d'éviter la plupart des caries dentaires. Il consiste à «peindre » la denture avec une solution de fluorure de sodium et de laisser sécher une dizaine de minutes. L'opération peut être effectuée dès l'âge de trois ans sur les enfants et renouvelée vers huit et onze ans.

Cette découverte s'est faite accidentellement dans une ville américaine dont les habitants présentaient des dentures remarquablement saines grâce à la présence dans l'eau potable de fluorure de sodium utilisé pour la désinfection.

Selon une récente statistique établie par les services de Santé des Etats-Unis, 40 à 50 % des accidents dentaires pourraient être évités si la désinfection des eaux potables était effectuée grâce à ce produit chimique.

C. T.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

La Rose des vents, de Concha Espina, traduit de l'espagnol (Plon), met en scène un drame de l'adolescence. Il y a, selon la formule célèbre, « du sang, de la volupté, de la mort » dans cette histoire passionnée qui se déroule sur les falaises de la côte cantabrique. Le jeune amoureux de l'héroïne, Soledad, sera pour finir comme une victime offerte en sacrifice à cette amante passionnée. C'est un livre très coloré.

Mme la duchesse de la Rochefoucauld a beaucoup connu Paul Valéry dans les vingt dernières années de sa vie. Elle donne de lui sous le titre *Images de Paul Valéry* (Ed. F. X. Le Roux) un excellent recueil de choses vues et entendues. Les documents et photographies joints à ce livre en font une des évocations les plus vivantes qu'on ait données du grand poète.

Nous possédons toute une bibliothèque sur Arthur Rimbaud. Le livre qui vient de s'y ajouter sous le titre *Rimbaud, le magicien désabusé,* par Pierre Debray (Julliard), est un des plus synthétiques qui aient paru. L'auteur, un critique qui s'est déjà fait remarquer par l'indépendance de ses jugements, s'efforce de saisir Rimbaud dans sa totalité et de l'expliquer sans dissoudre son génie par l'analyse. Des essais que le grand poète a inspirés, celui-ci est un des plus dignes de lui.

Le Narcisse noir, de Rumer Godden, traduit de l'anglais par G. Sellen-Leclercq (Albin Michel), a déjà été traduit en cinq langues. On a tiré de ce roman un film qui passe actuellement sur nos écrans sous le même titre. Rumer Godden est une Anglo-Indienne. Les ouvrages qu'elle a publiés jusqu'à présent se passent tous aux Indes. *Le Narcisse noir* est l'histoire d'un couvent que des religieuses audacieuses tentent d'établir sur les contreforts de l'Himalaya. Ont-elles trop présumé de leurs forces ? La nature redoutable au milieu de laquelle elles essaient de s'installer est-elle plus forte que leur âme ? Toujours est-il qu'après des journées d'angoisse elles sont envoûtées par le paysage et, effleurées par le désespoir, elles doivent battre en retraite devant cette terrible épreuve. Il y a une grande poésie dans ce tableau d'un combat spirituel contre une grandiose nature ennemie.

LE TÉLÉPHONE SUR LES TRAINS

Les chemins de fer belges procèdent actuellement sur la ligne Charleroi-Bruxelles à des essais de liaisons téléphoniques avec un train en marche. On voit ici M. Van Acker, ministre des Communications, éprouvant le nouveau système, qui comporte un combiné téléphonique commandant un émetteur-récepteur sur ondes courtes. La radio assure ainsi le relais entre le voyageur et le réseau de l'administration des postes.

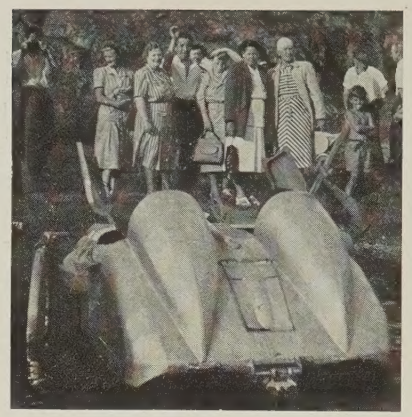
La mise en service du téléphone sur les trains constituera, lorsqu'elle sera généralisée, une innovation que ne manqueront pas d'apprécier les usagers du rail.

EN PÉDALANT SUR LA MER BALTIQUE

Deux jeunes Finlandais viennent de réaliser une performance remarquable en effectuant la traversée entre Aland et la Suède à bord d'un véhicule amphibie. Ce curieux engin biplace est mû par un pédalier actionnant trois hélices : deux sont placées à l'arrière et assurent la propulsion ; la troisième, qui est fixée à l'avant, fait office de gouvernail.

Longue de 2 m. 50 et large de 1 mètre, cette embarcation ne pèse pas plus de 65 kilos. Sur la terre ferme des roues de bicyclette la transforment en vélocar.

On voit ci-contre les deux intrépides navigateurs à leur arrivée à Grisslehahamn, entourés de quelques habitants de cette ville.



COURRIER MUSICAL

Désormais la saison musicale d'été à Paris entre dans le cadre du tourisme français, et la formule des programmes faciles destinés au public de toute venue se montre excellente ; la série des vingt « Nuits musicales » qu'en ce torride mois de juillet la salle climatisée du Palais de Chaillot vient d'offrir aux visiteurs étrangers et aux Parisiens retenus dans la capitale en est un exemple : l'ensemble, fort bien compris, a groupé des concerts symphoniques, des récitals et des spectacles chorégraphiques à la portée de tous ; il faut louer en particulier la soirée du Ballet romantique, réalisée avec beaucoup de goût par Jean Laurent, et qui a permis une agréable vue panoramique des meilleures créations inspirées par Chopin, Liszt, Weber et Tchaïkovsky où rayonnèrent nos étoiles de la danse : Solange Schwarz, Yvette Chauviré, Peretti, Trailine (quelques réserves, cependant, pour *le Lac,* poème dansé sur le texte de Lamartine qui se révèle impropre au mouvement chorégraphique).

Les soirées du théâtre Sarah-Bernhardt succèdent à celles de Chaillot : Gérard Souzay, le quatuor Lœwenguth, et danse aussi : Janine Solane, entourée de sa maîtrise, a donné la rétrospective de la « Danse française du moyen âge au XVIIIe siècle », créée pour les séances d'Evolution musicale de la jeunesse. Nous y avons retrouvé avec plaisir la plastique et le souci de tenue musicale qui caractérisent le style de cette belle artiste à laquelle Camille Mauranne et Danièle Arthur prêtaient ce soir-là leur concours pour des soli de violon et de chant alternant avec la danse ou faisant corps avec elle.

La saison d'été, débordant la périphérie, nous mène au delà des grandes salles parisiennes ; Odette de Loustal, secondée par la charmante claveciniste Denise Gouarne, poursuit avec l'Association des Nuits de Sceaux un effort de reconstitution digne d'éloges en plaçant dans le cadre de l'Orangerie et du pavillon de l'Aurore la musique française d'autrefois. Effort qui s'apparente à celui des organisations versaillaises pour les concerts donnés chaque dimanche en la chapelle du château.

L. Maurice-Amour.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Les compositeurs édifiaient jadis des « tombeaux » en hommage à leurs collègues ou à des hommes de bien qui venaient de s'éteindre. Ils écrivaient alors avec ferveur sous ce titre des morceaux de musique. Depuis l'avènement de la radiodiffusion on honore autrement les personnages de marque et les héros. C'est ainsi que l'Orchestre national vient de consacrer un concert à la mémoire de Saint-Exupéry, qui trouva la mort, on s'en souvient, alors qu'il survolait en 1944 le débarquement des troupes alliées. *La Traversée des Andes,* suite d'orchestre d'Arthur Honegger, était bien choisie pour célébrer le glorieux aviateur. L'œuvre, puissante, sonnait haut et clair ; elle s'adapte mieux à une transmission par les ondes que l'*Incantation pour la mort d'un jeune Spartiate,* de Capdevielle, inscrite au même programme, et dont les silences, pesants, lourds de signification, perdent leur expression, mal véhiculés par les ondes ; l'auditeur craint d'être victime du « fading » ou d'un mauvais réglage. La *Symphonie héroïque,* dédiée par Beethoven à Bonaparte et retirée à Napoléon, complétait la séance, détaillée avec sensibilité plutôt qu'avec éclat. Ce n'est pas surprenant : les musiciens, émus par la solennité de leur offrande au disparu, ont laissé leur sensibilité s'épancher tout à l'aise.

Le Concert-Promenade au Royal Albert Hall de Londres fait une large part à Mozart. Et l'on se rend compte en écoutant le London Symphony Orchestra jouer avec ferveur sous la direction de Sir Malcolm Campbell que les Anglais sont des interprètes d'une qualité rarement égalée. Depuis le XVIIe siècle ils n'ont guère eu d'artistes créateurs renommés dans le domaine des sons, en attendant le tout récent avènement de Benjamin Britten. Et ils ont pris tout doucement l'habitude de perfectionner leur jeu au point d'obtenir une gamme de nuances admirable, des plus ténues aux plus sonores, et dont la perfection émerveille les sans-filistes.

W.-L. Landowski.

LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE DIPLOMATIQUE INTERNATIONALE

L'Académie diplomatique internationale, créée voilà un quart de siècle sous les auspices d'ambassadeurs et d'hommes d'Etat de premier plan, a édité sous la haute direction de M. A. F. Frangulès, son secrétaire général perpétuel, un *Dictionnaire diplomatique* par le professeur Robert Redscob, doyen de la Faculté de droit de Strasbourg, dont les deux premiers volumes remontent à 1933, le troisième à 1937. Le quatrième volume vient de voir le jour. Comme les précédents, il rassemble sous la plume de jurisconsultes, d'ambassadeurs et de personnalités éminentes une somme des connaissances utiles en politique internationale.

Il forme aussi un complément aux livres qui traitent du droit des gens. Dans le volume qui vient de paraître est notamment dressé le tableau des Etats et des systèmes d'Etats avec leurs données nationales, géographiques, techniques, leurs origines et leurs institutions, et les problèmes qui s'attachent à eux y sont passés au crible.

UNE ÉCOLE PRIMAIRE DANS UN WAGON

Les enfants de trappeurs et les jeunes Indiens de l'Ontario bénéficient d'un régime scolaire sans doute unique au monde : une semaine de vacances pour un jour de classe. Il ne fallait pas songer, en effet, à établir d'école permanente dans aucun des postes isolés qui jalonnent les pistes glacées de la province canadienne. Aussi un instituteur eut-il l'idée, voici quelques années, de transformer un vieux wagon de voyageurs en salle de classe ; et aujourd'hui sept wagons-écoles sillonnent l'Ontario à la remorque des trains de marchandises, s'arrêtant quelques jours à chaque campement et laissant aux élèves des devoirs pour plusieurs semaines.

Les difficultés du trajet ne rebutent pas les jeunes Canadiens, qui viennent ponctuellement assister aux classes, chaussés de raquettes ou à bord de leurs canoes. Le plus souvent ils sont accompagnés de leurs parents, car l'école apporte avec elle, outre les manuels scolaires, une bibliothèque, des films et... des journaux de mode !

ACTUALITÉ JURIDIQUE

Une nouvelle face du problème de la Sécurité sociale

Depuis longtemps les représentants qualifiés des diverses activités professionnelles demandaient aux pouvoirs publics d'être mis dans la possibilité d'assurer par eux-mêmes un régime de retraites susceptible de les mettre, à partir d'un certain âge, à l'abri de la gêne ou même de la misère qui guette ceux d'entre eux qui ne peuvent plus exercer leur activité.

Ce vœu a été exaucé par la loi du 17 janvier 1948 *instituant une allocation de vieillesse pour les personnes non salariées,* et dont les dispositions essentielles sont les suivantes :

Une organisation *autonome* (ce qualificatif est à retenir) est instituée pour chacun des groupes de professions ci-après : artisanales, industrielles et commerciales, libérales, agricoles (art. 1er). Aux travailleurs n'appartenant à aucun de ces quatre groupes sont applicables les dispositions de la loi du 14 juillet 1905 (1) modifiée (art. 20). Le conjoint a droit à une allocation qui, en principe, est la moitié de celle de l'intéressé (art. 18).

Bénéficient de la loi toutes les personnes dont l'activité professionnelle comporte respectivement l'inscription au registre des métiers ou au registre du commerce ; celles qui exercent l'une des professions de médecin, avocat, architecte, notaire, avoué, ministre du culte catholique, artiste, ingénieur-conseil, etc. ; celles enfin que vise le décret du 30 octobre 1935 relatif aux associations agricoles (art. 4 à 7).

Le montant des allocations ne peut, dans un délai de six mois à dater de la promulgation de la loi, être inférieur à la moitié du taux minimum de l'allocation servie aux vieux travailleurs, instituée par l'ordonnance du 2 janvier 1945. Il peut se cumuler, jusqu'à concurrence de moitié de cette allocation, avec celles d'assistance aux vieillards, infirmes et incurables (art. 10).

Les allocations sont allouées à partir de soixante-cinq ans et, pour les personnes reconnues inaptes au travail, à partir de soixante ans (art. 11). Sont applicables, en matière de contentieux, les dispositions de la loi du 24 octobre 1946 (art. 24).

Pour l'application de la loi, des décrets fixeront : 1° La durée minimum pendant laquelle l'activité professionnelle aura dû être exercée. — 2° Le classement des activités professionnelles de chacun des groupes ci-dessus. — 3° Les conditions dans lesquelles les allocations sont susceptibles d'être réduites. — 4° Le taux et l'assiette des cotisations et éventuellement l'exonération du versement (art. 13 et 14). — 5° Les règles présidant à la conciliation du présent texte avec celles des assurances facultatives ou volontaires qui sont prévues par la législation concernant les divers régimes de sécurité sociale (art. 8, 9, 12 à 14, 26). (1).

Ce texte appelle les observations suivantes : 1° Il s'applique uniquement aux non-salariés, ce qui en exclut les travailleurs rétribués par une entreprise ou une exploitation quelconque. Ceux-ci demeurent donc soumis au régime de la Sécurité sociale (1). — 2° Répondant au vœu de ceux qui l'ont sollicité, il crée, en marge de la Sécurité sociale, des organismes autonomes qui s'administrent eux-mêmes, en dehors de l'ingérence de l'Etat.

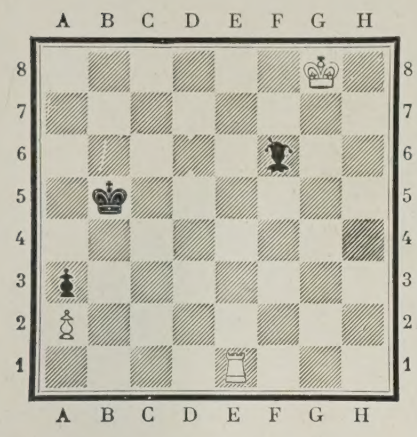
Ce dernier point est capital, car il constitue un premier pas dans la libération de la tutelle d'un Etat qui jusqu'à ce jour, s'il réprouve la qualification de totalitaire, n'en tend pas moins, dans ses diverses manifestations, à l'omnipotence et à l'universalité.

P.-L. R.

(1) Sur le vu des textes réglementaires promulgués jusqu'à ce jour en exécution de la loi, il a été créé quarante-huit caisses interprofessionnelles. Le montant de la cotisation annuelle a été fixé à 90 francs, salaire horaire de l'ouvrier qualifié de la même profession artisanale (pour Paris et sa région elle varie de 5.720 francs à 7.360 francs). Il faut pour bénéficier de la loi au moins dix ans d'activité professionnelle et que les ressources personnelles ne dépassent pas 75.000 francs pour un isolé ou 100.000 francs pour un ménage. Le montant des versements est de 19.200 francs et susceptible d'atteindre, au bout de quinze ans, 38.400 francs. Ils ont dû être effectués à partir du 1er juillet 1949.

LES ÉCHECS (N° 59)

Solution de l'étude d'André Chéron.
France-Illustration, *mars 1949.*
N° 60



Les blancs jouent et gagnent.

Nous sommes arrivés (voir *Les Echecs* n°s 57 et 58) à la position suivante, après 13. Rç3-ç2 :

Blancs : Rç2, Tb7, Pa2.

Noirs : Fé1, Pa3, Ra4.

Trait aux noirs.

Il peut suivre alors :

A) Si 13. ..., Fb4. — 14. Tg7, Fç5. — 15. Tg4†, Rb5. — 16. Rb3, Fd6. — 17. Tg6 !, Fé7. — 18. Té6, Fç5. — 19. Té5, Rç6. — 20. Rç4, Ff8. — 21. Té6†, Rd7 ! (21. ..., Rb7 ? — 22. Tf6 gagne le fou. Ou 21. ..., Rç7 ?. — 22. Rd5, Rb7. — 23. Tf6, Fb4. — 24. Rç4, Fd2. — 25. Rb5, Rç7. — 26. Ta6 gagne pion ou fou). — 22. Rd5, Fg7. — 23. Ta6, Fb2. — 24. Ta7†, Ré8 ! — 25. Ré6, Rf8 ! — 26. Tf7†, Rg8 !. — 27. Tf1, Rg7 (27. ..., Fç3. — 28. Tf3, Fb2 ! — 29. Ré7, Rg7. — 30. Tg3†, Rh6. — 31. Rd6 !, Rh5 ! — 32. Ré6 !, Rh6 ! — 33. Rd5, Rh5. — 34. Rç4 etc.). — 28. Tf3 !, Fç1. — 29. Tf7†, Rg6. — 30. Tf1, Fb2. — 31. Tg1†, Rh6 ! (31. ..., Rh5. — 32. Tg3 ! et si Rh4 ? — 33. Tg6, Rh5. — 34. Rf5). — 32. Rd5, Rh5. — 33. Tg2 ? coup d'attente et le pion noir est pris au 77e coup.

B) Si 13. ..., Fb4. — 14. Tg7, Fd6. — 15. Tg4† !, Rb5. — 16. Rb3, Rb6 (16. ..., Rç6. — 17. Tg5 ! voir G. Si 16. ..., Fé7. — 17. Tg6 ! voir C. Si 16. ..., Ff8. — 17. Tf4, Fé7. — 18. Tf7 voir D). — 17. Tg6, Rç7 (17. ..., Rç6. — 18. Rç4). — 18. Rç4, Fé5 (18. ..., Ff4. — 19. Rd5, Rb7. — 20. Tç6, Fé3. — 21. Tç3 et ×a3). — 19. Rd5 !, Fb2 (19. ..., Fa1. — 20. Tç6†, Rd7. — 21. Ta6, Fb2. — 22. Ta7† ; ou 20. ..., Rb7. 21. Rç5 et 22. Rb5). — 20. Th6 !, Fa1 (20. ..., Rd7. — 21. Th7†. Ou 20. ..., Rb7. — 21. Rç5, F joue. — 22. Tç6 et 23. Rb5). — 21. Tç6†, Rd7 (21. ..., Rb7. — 22. Rç5 et 23. Rb5). — 22. Ta6, Fb2. — 23. Ta7†, Ré8 ! — 24. Ré6, Rf8 ! — 25. Tf7† etc. gagne.

C) Si 13. ..., Fb4. — 14. Tg7, Fd6. — 15. Tg4†, Rb5. — 16. Rb3, Fé7. — 17. Tg6 ! coup d'attente, Ra5 (17. ..., Ff8. — 18. Tf6, Fé7. — 19. Tf7 voir D ; ou 18. ..., Fç5. — 19. Tf5, Rç6. — 20. Rç4, Fé7. — 21. Tf3 ! voir D). — 18. Tg7, Fç5 (18. ..., Ff8. — 19. Tg8 et 20. Rç4. Ou 18. ..., Fd6. 19. Rç4, Fb4 ! — 20. Ta7†, Rb6. — 21. Ta8 etc.). — 19. Rç4, Fé3. — 20. Tg3, Fç1. — 21. Rb3 avec occupation décisive de la colone ç par la tour.

D) Si 13. ..., Fb4. — 14. Tg7, Fç5. — 15. Tg4†, Fb4. — 16. Tf4, Rb5. — 17. Rb3, Fé7 (17. ..., Fd6. — 18. Tf5†, Rç6. — 19. Rç4, Fé7. — 20. Tf3 !). — 18. Tf7 !, Fç5. — 19. Tf5, Rç6 (19. ..., Rb6. — 20. Rç4, Fé3. — 21 Rb4, Fç1. — 22. Tf2 et 23. Tç2 gagne ; ou 20. ..., Fé7. — 21. Tf7, Fg5. — 22. Rb4, Fç1. — 23. Tf2 et 24. Tç2). — 20. Rç4, Fé7 (20. ..., Fé3 ? — 21. Rb4 gagne pion ou fou). — 21. Tf3 !, Rç7 (21. ..., Rb6. — 22. Tf7). — 22. Té3, Ff8 (22. ..., Fd6 ou Rd7. — 23. Rd5). — 23. Rd5, Rb6 (23. ..., Rb7 ou d7. — 24. Tf3). — 24. Tb3†, Rç7 (24. ..., Ra5. — 25. Tb8 et 26. Rç4). — 25. Tf3, Fb4. — 26. Tf4, Fé7 (26. ..., Fa5 ?, d2 ? ou é1 ? — 27. Ta4 gagne pion ou fou). 27. Tf7, Rd7. — 28. Th7, Rd8. — 29. Ré6 gagne.

E) Si 13. ..., Fb4. — 14. Tg7, Ff8. — 15. Tg4†, Rb5. — 16. Rb3, Rç6 ! — 17. Rç4, Rd6 (17. ..., Rç7. — 18. Tg6, Rb7 ? — 19. Tf6 gagne le fou ; ou 18. ..., autre coup. — 19. Rd5. Si 17. ..., Rd7. — 18. Rd5, Ré7. — 19. Tg3. Si 17. ..., Rb6 — 18. Tg6†, Ra5. — 19. Tg8 ; ou 18. ..., Rç7. — 19. Rd5, Rb7. — 20. Tf6, Fb4. — 21. Rç4, Fd2. — 22. Rb5, Rç7. — 23. Ta6 gagne pion ou fou). — 18. Tg8 ! ! (et non tout de suite 18. Tg3 ?, Ré5 ! — 19. Té3†, Rf4 ! ; ou 19. Tf3, Fd6 !) 18. ..., Fé7. (18. ..., Ré7. — 19. Tg3, Ré6. — 20. Té3†, Rf6 ou f7. — 21. Tf3†, Rg7 ! — 22. Rd5 et 23. Ré6 gagne rapidement. Si 19. ..., Rd7. — 20. Rd5, Rç7. — 21. Tf3). — 19. Tg3 !, Ré6 ou é5. — 20. Té3† et le pion noir est pris au 78e coup dans les meilleures défenses que voici :

Si 20. ..., Rf6. — 21. Rd5, Fb4 ! — 22. Tf3†, Rg5 ! (22. ..., Ré7 ? — 23. Tb3 gagne pion ou fou. Ou 22. ..., Rg6 ? — 23. Ré5, Rg5 ou Fç5 ou é7. — 24. Ré6 gagne rapidement). — 23. Ré5, Rg6. — 24. Tf5, Fç3†. — 25. Ré6, Fb2. — 26. Td5 coup d'attente (26. Tç5 ou b5 gagnerait aussi mais pas un coup de tour sur f à cause de Rg6-g5 ! nulle) 26. ..., Rg7 ! — 27. Tg5†, Rf8. — 28. Tg3, Fç1. — 29. Tf3†, Rg7 ! (29. ..., Ré8 ? — 30. Tç3. Ou 29. ..., Rg8. — 30. Ré7 menaçant 31. Tg3†). — 30. Tf7†, Rg6 ! (30. ..., Rg8 ? — 31. Rf6 et 32. Rg6 gagne en quelques coups). — 31. Tf1, Fb2 !. — 32. Tg1† etc. gagne.

Si 20. ..., Rf7. — 21. Rd5, Rf6. — 22. Tf3†, Rg5 ! — 23. Ré5, Rg4. — 24. Tf5, Fd6†. — 25. Ré4, Fb4. — 26. Td5, Fç3. — 27. Tb5, Fb2. — 28. Tç5, Rg3. — 29. Tg5†, Rf2. — 30. Td5, Rg3 (30. ..., Ré2 ou Fç1. — 31. Td3). — 31. Td2, Fç1. — 32. Td3†, Rg4 (32. ..., Rf2. — 33. Rd4, Fb2†. — 34. Rç5 ! et la menace 35. Rb4 suivi de 36. T×a3, force 34. ..., Ré2. — 35. Rç4 !). — 33. Td1, Fb2. — 34. Tg1†, Rh5. — 35. Tg3, Rh6. — 36. Rd5, Rh5. — 37. Rç4 gagne.

F) Si 13. ..., Ff2. — 14. Tg7, Fé3. — 15. Tg4†, Rb5. — 16. Rb3, Fç1 (16. ..., Fç5. — 17. Tg5, Rç6. — 18. Rç4 etc.). — 17. Tg8 ! avec occupation rapidement décisive de la colonne ç par la tour.

G) Si 13. ..., Fh4. — 14. Tg7, Ff6 (14. ..., Rb5. — 15. Rb3, Ff6. — 16. Tg8, Fé7. — 17. Tg6 voir C : ou 16. ..., Fb2. — 17. Tç8). 15. Tg4†, Rb5. — 16. Rb3, Fb2 ! (16. ..., Fé7. — 17. Tg6). — 17. Tç4, Ff6 ! (17. ..., Fé5. — 18. Tç8 voir plus bas, après 19. Tç8. Si 17. ..., Fg7 ?. — 18. Tç8, Fb2. — 19. Tç2, Ra5 ! — 20. Tç4, Rb5. — 21. Tç8). — 18. Tç7 ! (et non 18. Tb4† ?, Rç6 !. — 19. R×a3, Fé7 et F×T nulle ; ou 19. Tç4†, Rd5 ! nulle ; ou 19. autre coup, Fb2 ! nulle). 18. ..., Fé5 ! (18. ..., Rb6 ? — 19. Tç1, Fé7. — 20. Té1 etc. ; ou 18. ..., Fb2 ? — 19. Tç8). — 19. Tç8, Fd6. — 20. Tg8, Rç6. — 21. Tg5 ! (et non 21. Rç4 ?, Fé5 ! nulle parce que le refoulement du roi à une bande est impossible. Il peut suivre : 22. Tg6†, Rd7. — 23. Rd5, Fb2. — 24. Té6, Fç1 seul coup. — 25. Ta6, Ré7 ! — 26. Ta7†, Rf6 ! nulle ; ou 26. Té6†, Rd7 ! nulle, et non 26. ..., Rf7 ? — 27. Ré5 et 28. Rf5 gagne) 21. ..., Rd7 (si 21. ..., Ff8. — 22. Ta5 !, Rb6. — 23. Ta8, Fd6. — 24. Rç4, Rb7. — 25. Té8, Ff4. — 26. Té6, Fç1. — 27. Rç5 gagne ; ou 22. ..., Fd6. — 23. Rç4, Ff8. — 24. Ta6†, Rç7. — 25. Rd5, Rb7. — 26. Tf6, Fb4. — 27. Rç4, Fd2. — 28. Rb5, Rç7. — 29. Ta6. Si 21. ..., Fé7. — 22. Ta5 !, Rb6. — 23. Té5, Ff8. — 24. Té8, Fd6. — 25. Rç4, Ff4. — 26. Té6† gagne). — 22. Ta5 ! (la tour attaque le pion noir pour que le fou ne puisse rejoindre b2 quand le roi blanc participera au refoulement du roi noir).

(A suivre.)

André Chéron.

HOTELS et VILLÉGIATURES

COTE D'ARGENT

POUR VOS VACANCES, SITUATION UNIQUE - ARCACHON-LES-ABATILLES.
HOTEL LES ÉCUREUILS
Plage, Forêt, Tennis, Source. Téléphone : 3-55. Hôtel et Restaurant réputés, spécialités culinaires, grande carte. Pension été : depuis 1.300 francs. Juin : 1.000 francs tout compris.

NORD

VOS VACANCES
AU TOUQUET
La Mer - la Forêt - le Paradis des sports.

SUISSE

GSTAAD
Hôtel Bellerive - Seehof.
Situation idyllique et tranquille. Arrangement forfaitaire pour une semaine, y compris taxe d'entrée à la piscine. 115 fr.

HOTEL BEAURIVAGE ET D'ANGLETERRE
LOCARNO

Premier ordre. Grande terrasse fleurie sur le magnifique quai. Cuisine française et italienne. Bonne cave. Ouvert toute l'année. Pension depuis 16 francs.

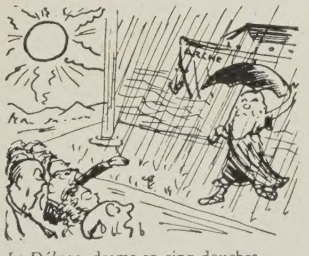
LA METAIRE NYON (Vaud) SUISSE, Tél. 9 56 26
Établissement médical d'ancienne renommée. Tous traitements modernes des affections nerveuses. Plusieurs villas dans un grand parc. Renseignements auprès de la Direction. Dr A. Melley, médecin-directeur ; Dr H. Wehrlé.

PP PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

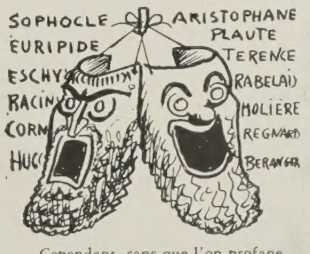
THÉATRE DE LA NATURE OU CHALEUR ET TRAGEDIES, par CAMI.

Notre pays, on le déclare,
Est le plus gai des peuples gais,
Et notre naturel hilare
Bat le record des Portugais !
Pourtant notre « gaieté française »
Est morte, ça m'en a tout l'air,
Du moins sur les « scènes-fournaises »
De nos théâtres en plein air.

L'un pour commencer nous déride,
Sous un soleil de plomb, avec
Une *Iphigénie en... Torride* !
Nous n'avons plus un poil de sec !
Dans un autre théâtre Œdipe
Vocifère en vers ennuyeux
Tous ses malheurs. Le pauvre type
N'est pas gai !... Ça crève les yeux !...



Le Déluge, drame en cinq douches,
Fait dire au public envieux :
« Ils nous mettent... l'eau à la bouche
Avec le drame pluvieux ! »
D'Eschyle on joue ailleurs *les Perses,*
De nos soucis c'est le cadet !
On songe à la barrique « en perce »
Où nous attend le « muscadet » !



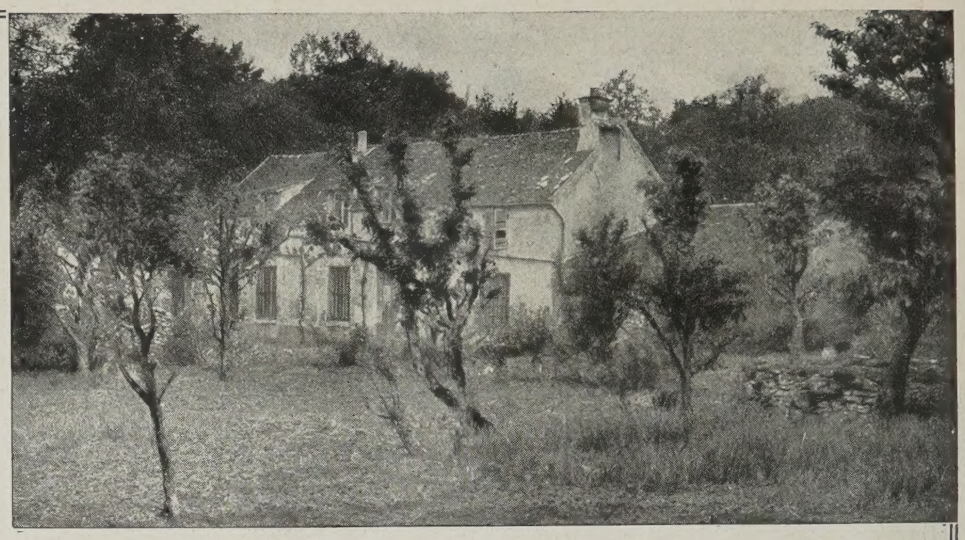
Cependant, sans que l'on profane
Les œuvres du théâtre grec,
On pourrait comme Aristophane,
Nous offrir du comique avec.
Un gag d'humour involontaire
Se produisit un jour, pourtant,
Sur un de ces temples austères,
Je vous le raconte à l'instant :

« Ce théâtre de l'art champêtre
Jouait *Phébus, dieu du Soleil,*
Soudain, régisseur d'apparaître,
Troublant du public le sommeil.
« Nous changeons, dit-il, le programme
« De la représentation,
« Car Phébus, vedette du drame,
« Est frappé d'insolation ! »...

ÉDITIONS S.N.E.P.-ILLUSTRATION

DEMEURES INSPIRÉES
ET
SITES ROMANESQUES

Textes et documents réunis par
RAYMOND LÉCUYER et PAUL-EMILE CADILHAC



Le jardin qui inspira la « Tristesse d'Olympio » (reproduction réduite d'une des illustrations de l'ouvrage).

DANS un magnifique ouvrage sont décrits par des textes d'une ***éminente valeur historique et littéraire*** et sont ***visibles par l'image*** les lieux où vécurent, du XVIe siècle à nos jours, les plus éclatantes célébrités françaises, grands poètes, romanciers, essayistes, orateurs illustres, les maisons qu'ils habitèrent, les sites qui ***contribuèrent à la formation de leur génie, à l'éclosion de leurs œuvres,*** les décors de la campagne ou de la ville où ils placèrent leurs inventions romanesques.

Cet ouvrage, ***d'un intérêt sans égal,*** contient les plus merveilleuses évocations. Il permet au lecteur curieux de pénétrer dans la vie même d'auteurs de génie et dans l'intimité de leurs œuvres. Il nous révèle ***les sublimes rencontres du génie et de la beauté*** dont la France compte les plus significatifs et les plus édifiants exemples. Il nous rapproche des grands hommes dont nous admirons les œuvres et nous ***donne l'émouvante impression de recevoir leurs confidences et d'entrer en communion avec eux.***

Ecrit par de grands écrivains, incontestablement les plus qualifiés, il est une source inestimable de documents précieux. C'est un divertissement de choix, un guide et un instrument unique de travail. Il offre au touriste de précieuses indications, il facilite les recherches, les travaux de l'étudiant, de l'universitaire, de l'homme de lettres, du cinéaste ainsi que de l'homme cultivé avide de ***pénétrer les mystères de l'inspiration et du génie.***

QUELQUES-UNS DES 50 TEXTES CONTENUS DANS L'OUVRAGE

Au Pays de Ronsard, *par* ANDRÉ HALLAYS.
Promenade à la Devinière, *par* MAURICE BEDEL.
Au Pays de Montaigne, *par* RAYMOND RITTER.
A Rouen avec l'ombre de Corneille, *par* PAUL-ÉMILE CADILHAC.
Souvenirs pascaliens à Clermont, *par* RÉGIS CREGUT.
Chez Jean de La Fontaine à Château-Thierry, *par* RAYMOND LÉCUYER.
Au Languedoc de Molière.
Madame de Sévigné à Grignan, *par* PAUL-ÉMILE CADILHAC.
Bossuet à Meaux, *par* RAYMOND LÉCUYER.
Au Pays de Chateaubriand, *par* ALBÉRIC CAHUET.
Lamartine et la terre natale, *par* GEORGES LECOMTE, *de l'Académie française.*
Elvire et « le Lac », *par* RAYMOND LÉCUYER.
Victor Hugo aux îles de l'exil, *par* PAUL-ÉMILE CADILHAC.
La Maison d'Olympio, *par* MAURICE LEVAILLANT.
Alfred de Vigny au Maine-Giraud, *par* JÉRÔME et JEAN THARAUD, *de l'Académie française.*
Le Lys dans la vallée, *par* PAUL-ÉMILE CADILHAC.
Alfred de Musset chez lui, *par* RAYMOND LÉCUYER.
Mistral à Maillane, *par* JULES VÉRAN.
Anatole France à la Béchellerie, *par* ROLAND ENGERAND.
Chez Clemenceau homme de lettres, *par* RAYMOND LÉCUYER, *etc.*

UN RECUEIL IMMORTEL
LES RENCONTRES
du GÉNIE et de la BEAUTÉ

DEMEURES INSPIRÉES ET SITES ROMANESQUES vous est offert en un très important volume de 400 pages, format 39x29,5, piquées sur toile, sous couverture artistique repliée sur carton. Il comporte ***un millier d'illustrations en couleurs et en noir*** ainsi que des hors-texte de haute qualité artistique. Il est présenté dans un étui de grand luxe et du meilleur goût. Sa réalisation est d'une perfection digne en tous points du renom mondial de notre maison.

PRIX DE FAVEUR ACTUEL
VALABLE
pour la France et l'Afrique du Nord :
4.900 francs,
livraison franco et sans frais.

POUR LES COLONIES ET L'ÉTRANGER
CE PRIX SERA MAJORÉ
DES FRAIS D'EXPÉDITION.

Ouvrage entièrement terminé, livrable immédiatement.

Pour recevoir « Demeures inspirées et sites romanesques », prière de remplir ou de copier le bulletin ci-dessous et de l'adresser aux :

ÉDITIONS S.N.E.P. - ILLUSTRATION
13, rue Saint-Georges, PARIS-9e

La chambre où naquit Gustave Flaubert.

ÉDITIONS S.N.E.P.-ILLUSTRATION
13, rue Saint-Georges, PARIS-9e

Veuillez m'adresser votre ouvrage *Demeures inspirées et sites romanesques*, dont le prix pour la France est de 4.900 fr., que je vous règle (1) par mandat postal, par chèque bancaire ou chèque postal (Paris 2101).
Frais de port en plus pour les colonies et l'étranger.

Nom .....
Prénoms .....
Profession .....
Adresse .....
Ville ..... Départ .....
Date .....
Signature :

(1) Prière de rayer les mentions inutiles.

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1949.
Imprimeur no 79.